

MAN. ANDRONIKOS

LES  
TOMBES ROYALES  
DE  
VERGINA



ATHÈNES 1980



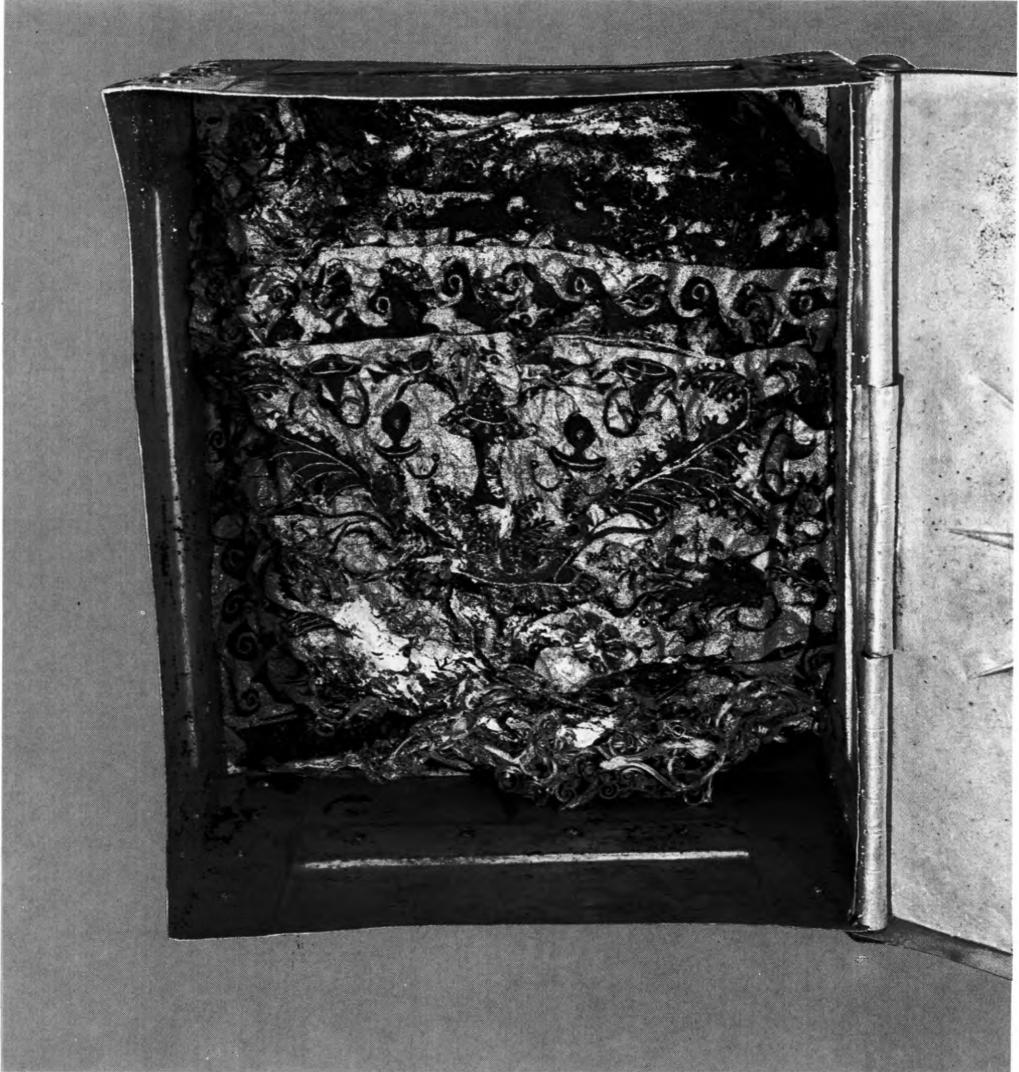
MAN. ANDRONIKOS

LES  
TOMBES ROYALES  
DE  
VERGINA

ATHÈNES 1980

© CAISSE DES RECETTES ARCHÉOLOGIQUES (Τ.Α.Π.)  
Réimpression de l' *Archaïologika Analekta ex Athenon* X (1977)  
Traduction : B. Detournay

Le tissu pourpre et or qui recouvrait les ossements du coffret en or. Antichambre de la tombe en berceau.





## VERGINA

### LES TOMBES ROYALES DE LA «GRANDE TOUMBA»

Dans le tome précédent de ce périodique<sup>1</sup>, j'ai parlé rapidement de la fouille effectuée en 1976 dans la «Grande Toumba» de Vergina. Cet article exposait succinctement l'histoire des fouilles que j'ai menées là depuis 1952, date à laquelle j'ai essayé, pour la première fois, d'expliquer les raisons de sa construction. Les trouvailles de 1976 m'ont conduit à supposer que l'idée du professeur Nicholas Hammond d'identifier Vergina à Aigai pouvait se trouver renforcée du point de vue archéologique; on s'était aperçu en effet que le cimetière avait été détruit de manière violente et je mettais cette destruction en rapport avec le pillage des tombes royales par les mercenaires gaulois que Pyrrhus avait laissés comme garnison après s'être emparé de la vieille capitale macédonienne en 274/73 av. J.-C. Si cette hypothèse était juste — comme il paraissait — il fallait admettre comme suite logique que la «Grande Toumba» datait d'après

cette catastrophe, et qu'elle avait été construite par Antigone Gonatas, pour recouvrir les tombes pillées, et surtout pour protéger sa propre tombe d'une semblable incursion. Et je terminais en disant : «Si ces hypothèses ont, comme je le pense, un fondement logique, la «Grande Toumba» de Vergina présente un intérêt tout à fait particulier et sa fouille peut nous réserver la plus extraordinaire des récompenses».

Avant de donner un premier aperçu des fouilles de 1977, je peux dire qu'indépendamment de toute hypothèse, cette prévision optimiste s'est réalisée au-delà de toute espérance<sup>2</sup>. La fouille de 1977 nous a déjà fourni la plus incroyable récompense. Cela ne veut pas dire pour autant que notre hypothèse initiale est devenue certitude totale et indiscutable. Elle se trouve considérablement renforcée, elle n'a pas été démentie par les faits, mais elle a besoin d'éléments complémentaires que nous pouvons espérer

1. AAA IX (1976), p. 123 ss.

2. Je considère qu'il est de mon devoir d'a-



Fig. 1. La tombe «à ciste» et les fondations de l'édifice voisin.

en poursuivant les recherches; la fouille de la «Grande Toumba» n'en est encore qu'à ses débuts; nous avons réussi maintenant — et seulement maintenant — à atteindre pour la première fois le sol naturel sur une assez grande surfa-

ce, à mieux connaître l'anatomie du tumulus et à mettre au jour les premières constructions qu'il recèle, mais aussi des preuves de l'existence d'autres constructions très importantes. Je ne peux ici citer en détail toutes les

jouter ici quelques explications. Mon exposé de l'année dernière, comme les discussions que j'ai pu avoir de vive voix, ont suscité l'intérêt très vif de mon ami et collègue Y. Anastasiadis, recteur de l'année dernière de l'Université de Thessalonique. Cet intérêt fut également partagé par Yannis Deliyannis, le recteur, et par Théophanis Christodoulou, le vice-recteur. Comme la fouille de Vergina était financée par l'Université de Thessalonique, ils s'occupèrent de faire voter un crédit

spécial d'un million de drachmes. Je dois donc une grande part du succès de la fouille de 1977 à ces amis et collègues que je remercie chaleureusement de leur enthousiasme et de leur soutien tout au long de la fouille. Je ne peux manquer non plus d'adresser mes remerciements à tous les responsables des services techniques et économiques de l'Université, qui m'ont aidé à affronter les nombreuses difficultés bureaucratiques qu'entraînent ce genre de choses.

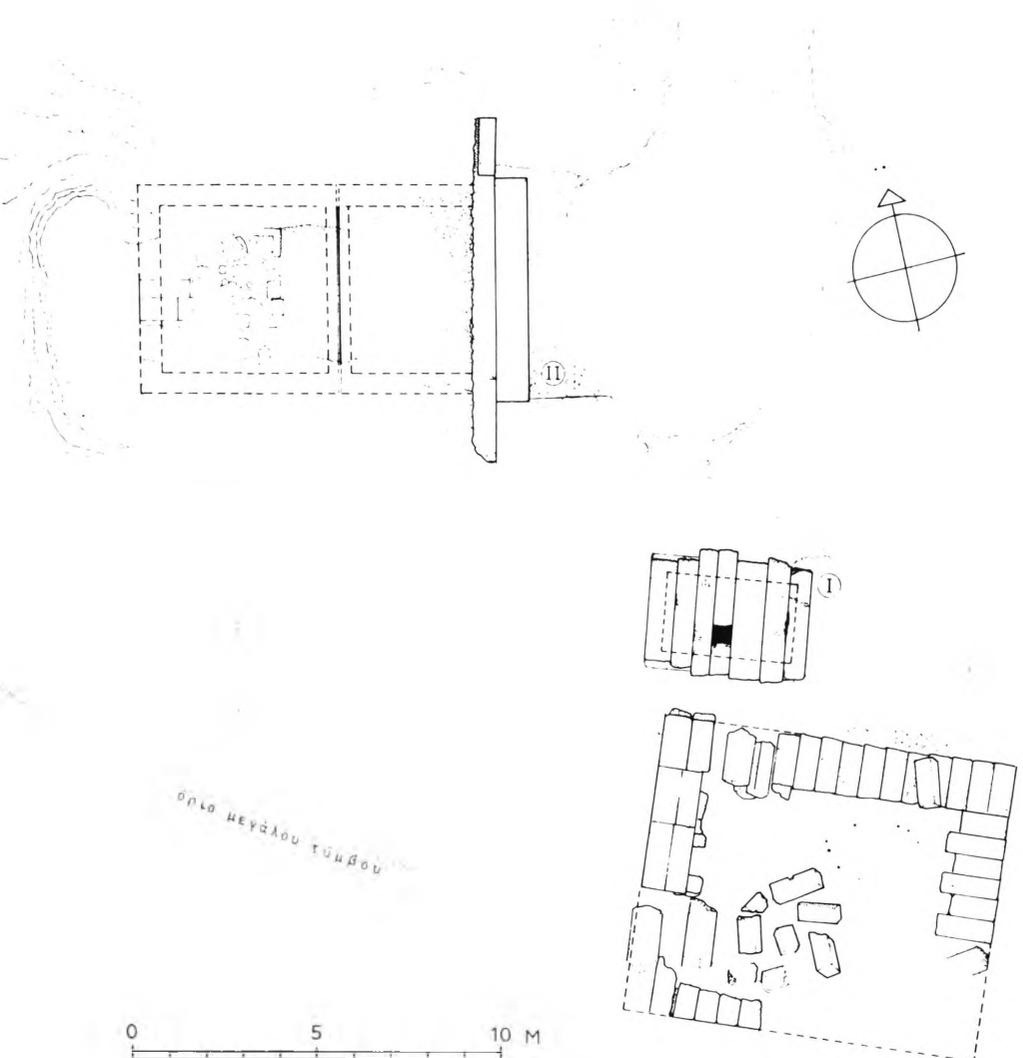


Fig. 2. Le premier plan de la fouille.

données de la fouille, aussi me contenterai-je de noter : a) qu'au centre de la «Toumba» à peu près, on a découvert une partie d'une étrange structure de pierre dont il est probable qu'elle recouvre et protège de diffé-

rentes manières un grand monument funéraire; b) que de la lisière Sud du tumulus vers le centre, on a trouvé des éclats de marbre incroyablement riches, pour la plupart du marbre et du tuf. Comme les constructions



Fig. 3. Figure féminine assise. Mur Est de la tombe «à ciste».



Fig. 4. Pluton et Perséphone. Mur Nord de la tombe «à ciste».

funéraires mises au jour en 1977 comportent très peu de marbre et que la stratigraphie atteste que les éclats de marbre leur sont postérieurs, on en conclut qu'ils doivent provenir d'un autre monument funéraire, probablement de celui que recouvre la construction de pierre; c) que la stratigraphie du tumulus permet de supposer qu'au centre, soit à l'endroit où se trouve la construction de pierre, on devait avoir creusé une grande tranchée comme pour l'aménagement d'un vaste édifice souterrain. La poursuite de la fouille est donc extrêmement tentante, surtout pour le fouilleur qui, dès le début s'était fixé comme but la tombe pour laquelle a été construite la «Grande Toumba». Seule la découverte de cette tombe fera avancer les recherches et permettra de résoudre les nombreux problèmes posés par les deux constructions funéraires et les fondations du troisième édifice mis au jour l'année dernière. Voilà pourquoi il est utile de formuler des «hypothèses de travail» qui font avancer les recherches; mais il ne faut jamais perdre de vue qu'elles seront confirmées ou renversées, non pas par les «suppositions intelligentes» ou par les déductions mais par la fouille elle-même et l'étude systématique de tous les éléments mis à notre disposition.

J'écrivais dans mon article de l'année dernière (*l.c.*, p. 123) que «j'élargissais la fouille au centre, en ouvrant un cratère de 35 à 40 m de diamètre et de 5-6 m de profondeur». C'est là que j'ai avancé en 1977 également, dans l'idée d'arriver au sol naturel.

Les travaux commencèrent le 30 août et se poursuivirent dans cette zone jusqu'à la fin septembre. Pour des raisons techniques (dues à la fouille) mais aussi pratiques, j'ai ouvert une nouvelle tranchée de 5 à 10 m de large allant de la bordure Sud de la «Toumba» vers le centre. C'est dans cette tranchée qu'a été trouvée la majeure partie des éclats de marbre. Ces travaux nous ont permis de nous faire pour la première fois, une image complète de la stratigraphie de la «Toumba». Et puis on a découvert près de son centre l'étrange structure de pierre qui avait plus de 3 m de haut et environ 20 m de large. Notre impression première — qu'il s'agissait d'un tas de pierres — s'est avérée fautive; quand on put enlever la terre de la partie supérieure sur une assez grande surface<sup>3</sup>, on s'aperçut que les moellons bruts étaient disposés avec beaucoup de soin, de façon à former un plan horizontal. Autant que j'ai pu m'en rendre compte, les parois latérales devaient être presque verticales. On fouilla jusqu'au sol naturel qui, à cet endroit, se trouvait à 12-

3. Ce travail était particulièrement difficile; en effet, juste à cet endroit il y avait un point trigonométrique du Service Géographique de l'armée, que nous ne pouvions pas déplacer. Le fait de creuser une tranchée l'aurait également menacé. Plus tard, nous avons eu l'autorisation de l'enlever, grâce à l'extraordinaire activité déployée par le général K. Marathios, chef d'état-major du IIe corps d'armée.

Fig. 5. Cyané. Enlèvement de Perséphone de la tombe «à ciste». →



12,30 m de la surface supérieure du tumulus. On essaya, en pratiquant cinq sondages de 2,30 à 3 m de profondeur, qui atteignaient donc une profondeur totale de 15 m, de retrouver soit un point quelconque du monument funéraire que nous supposions exister au centre, soit la tranchée ouverte pour sa construction. Le résultat fut négatif. La tombe qui, je le pense, existe quelque part au centre, doit se trouver un peu à l'Ouest; mais la structure de pierre et un point trigonométrique ne permirent pas d'étendre la fouille dans cette direction.

Nous fûmes donc obligés de réviser notre programme de travail et de garder nos espoirs pour l'année suivante, en préparant dans l'intervalle de nouveaux accès. Nous ouvrimés pour cela une nouvelle tranchée un peu au Nord du centre, et une autre qui allait de la bordure Sud de la «Toumba» à environ 15 m à l'Ouest de celle où nous avons rencontré les éclats de marbre. Il apparut que, dans cette dernière, les travaux pouvaient être fructueux; très vite nous nous aperçûmes que le remblai de la «Grande Toumba» recouvrait un tumulus plus ancien. La distinction des couches n'était pas difficile à faire: le tumulus le plus ancien se composait de terre rouge — celle que nous connaissons bien par les tumuli du cimetière de Vergina<sup>4</sup> —, de pierres et d'une petite quantité de cailloutis; le remblai de la «Grande Toumba»

au contraire, était fait de cailloutis et de sable dans ce secteur. Quand la fouille eut à peu près atteint le niveau initial du terrain, nous rencontrâmes l'extrémité d'un petit mur revêtu d'un épais crépi de chaux sur sa surface supérieure et sur sa paroi Est; son autre paroi — la face Ouest — était nue. Une recherche attentive dans le secteur mit au jour deux tas de tessons cassés et brûlés. L'un des tas, à environ 8 m au Nord de l'extrémité du mur, prouvait qu'une cérémonie religieuse avait été célébrée à cet endroit; la terre rouge était légèrement brûlée dans un rayon de 80 cm à peu près, et il y avait des ossements de petits animaux ou d'oiseaux réduits en cendres, des cendres et les tessons. Ces derniers sont facilement identifiables comme morceaux d'un «plat à poissons» et de petits skyphoi. L'autre tas comportait des anses de péliké et des tessons de petits vases. D'emblée j'ai pensé — et c'était aussi l'avis de mes deux collaboratrices, Mme Chr. Paliadéli et Melle St. Drougou qui étudie plus spécialement les vases des tombes de Pella qui datent du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. —, qu'ils dataient dans le IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. et même du 3<sup>e</sup> quart. Cette opinion s'est trouvée renforcée par la suite de la fouille. Quand nous eûmes terminé le nettoyage de l'espace circulaire de la cérémonie religieuse, nous ôtâmes soigneusement la terre brûlée et nous nous aperçûmes que nous nous trouvions au-dessus de l'extrémité Nord du mur que nous avons découvert plus au Sud. C'est ainsi que fut mis au jour ce mur bizarre qui avait sa

4. Voir Man. Andronikos, Βεργίνα I, Τὸ νεκροταφεῖον τῶν τυμβῶν, pp. 150-151.



Fig. 6. La façade de la tombe en berceau.

surface supérieure et une face seulement revêtues; il avait 9,10 m de long et à l'extrémité Nord nous nous rendîmes compte qu'il était fait de briques crues. Tout de suite me vinrent à l'esprit les trois tombes du tumulus LXXIII fouillées par M. Ph. Petsas dans le cimetière de Vergina<sup>5</sup> et qui sont datées sans difficulté par des vases de la même période que les tessons, soit du 3<sup>e</sup> quart du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. C'est ainsi que nous avons su la date de ce mur avant même de connaître sa destination.

La poursuite de la fouille fut une série de surprises agréables et imprévisibles. Sitôt après la découverte de ce premier mur, on mit au jour le mur Ouest des fondations d'un autre bâtiment, et tout près, les plaques de couverture d'une tombe «à ciste» souterraine (fig. 1); très vite on s'aperçut que le premier mur, ce mur «bizarre» était le «parapet» d'une grande tombe en berceau dotée d'une très belle façade.

Dans ce bref exposé, on ne peut livrer toutes les données de la fouille, ni discuter des problèmes qui en découlent. Je suis obligé de me limiter et de ne citer que ce qui est indispensable pour permettre aux lecteurs de cet article — archéologues pour la majorité — de se faire une idée exacte des trouvailles à ce stade de la fouille. Il va de soi que tout jugement émis par le fouilleur a un caractère préliminaire; celui-ci n'a eu ni le temps ni la possibilité de s'adonner aux recher-

ches les plus élémentaires concernant les trouvailles; il était obligé de s'occuper surtout de problèmes pratiques relatifs à leur conservation, à leur nettoyage et à leur restitution, tout en respectant ses engagements universitaires.

Les trois édifices — comme il apparaît sur le premier plan de la fouille (encore inachevé, fig. 2) — sont l'un à côté de l'autre, sur la bordure Sud de la «Grande Toumba». Celui qui est le plus au Sud a dû être dressé sur la bordure Sud du tumulus antérieur, qui recouvrait les deux tombes; il était en surface et porte des traces de destruction violente. Il mesure 9,60 × 8 m aux fondations, seules conservées. En dehors des assises de fondation, on a retrouvé tout près un dépôt avec de nombreux fragments de marbre provenant de la superstructure, d'un travail très soigné; une datation rapide les situe dans la 2<sup>e</sup> moitié du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. Tous ces vestiges — murs de fondations et fragments de marbre — avaient été recouverts d'une couche d'éclats de tuf.

C'est au Nord de ce bâtiment, non loin de là, qu'on découvrit la tombe «à ciste». Les plaques de tuf qui servaient de couverture sont au niveau des fondations de l'édifice que nous avons vu, et elles permettent de supposer que c'était le niveau du sol à l'époque de son édification. Et puis le voisinage des deux constructions — une souterraine et l'autre en surface — aboutit, je pense, à la conclusion que la tombe souterraine a dû être construite avant l'autre édifice; dans le cas contraire la tranchée creusée

5. *AD* 18 (1963): *Chronika*, p. 228 ss.

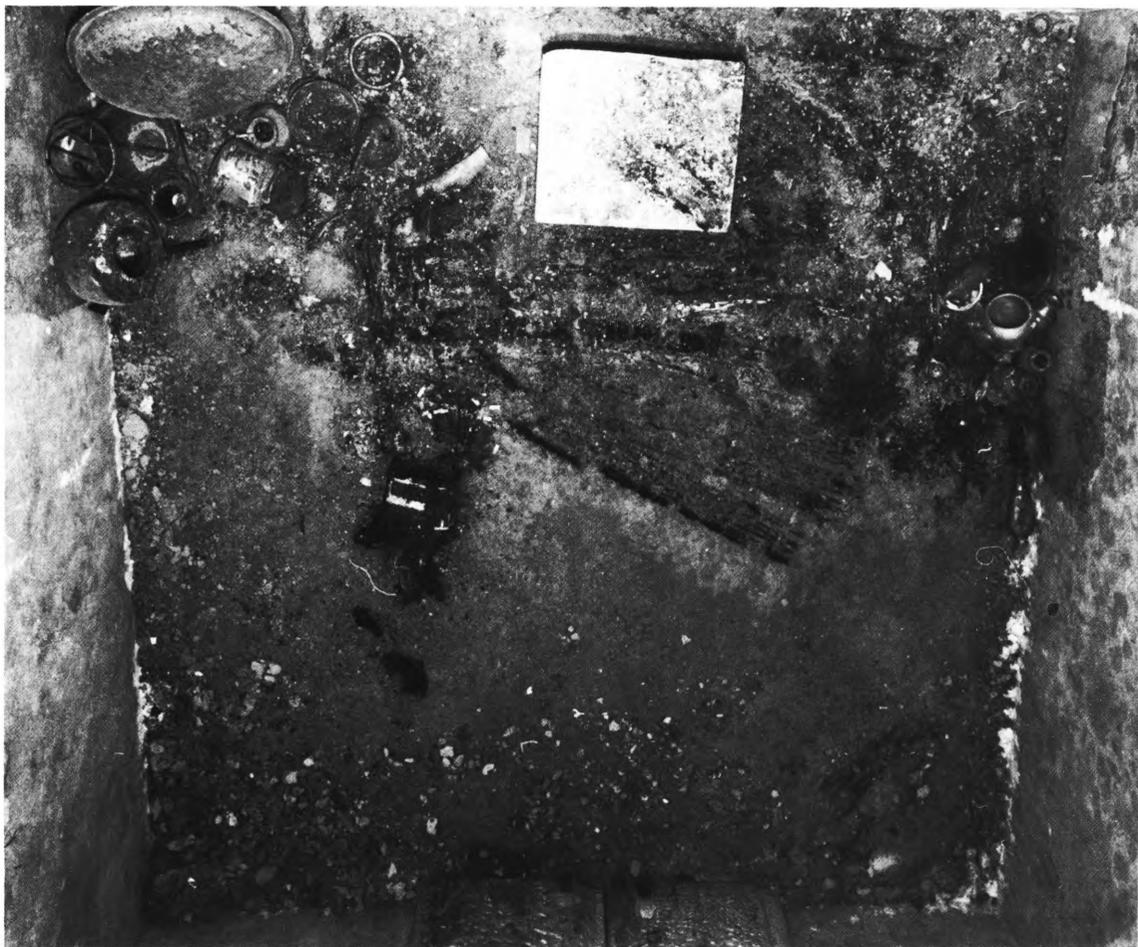


Fig. 7. Vue d'ensemble de la chambre prise depuis l'ouverture.

à côté des fondations aurait certes été dangereuse, mais aurait également entraîné nombre de difficultés dans la construction de la tombe. Cette tombe se trouvait sous le tumulus qui coiffait également la grande tombe en berceau, mais la plus grande partie du remblai d'origine avait été bouleversée par les pilleurs, ce qui explique qu'elle était directement recouverte par le remblai de la «Gran-

de Toumba». Quand on la mit au jour, on s'aperçut qu'elle avait été violée de deux côtés — à l'Ouest et dans la couverture —, et que les deux ouvertures avaient été refermées à la hâte, à l'Ouest avec un bloc de tuf, tandis que sur le dessus on avait entassé des fragments de tuf et de moellons bruts pour empêcher la chute des terres à l'intérieur. Cela a dû se passer après le pillage et avant, ou

pendant la construction de la «Grande Toumba». A l'extérieur la tombe mesurait  $2,90 \times 4,30$  m. A l'intérieur, la terre tombée par l'ouverture Ouest recouvrait une grande partie du secteur Ouest, et surtout l'angle Nord-Ouest. En un point les pillers avaient même essayé de détruire le mur Nord, peut-être parce qu'ils pensaient qu'un trésor pouvait y avoir

été caché. La construction de la tombe était particulièrement soignée; j'en veux pour exemple les plaques de couverture en tuf qui portaient une anathyrose, chose tout à fait inhabituelle dans ce type de constructions. Les dimensions intérieures sont les suivantes :  $3,50 \times 2,09$  m et 3 m de haut. La tombe a été totalement pillée; les seuls vestiges sont quelques

Fig. 8. Les objets de bronze dans l'angle gauche de la chambre.





Fig. 9. Les cnémides, le casque, l'épée et le «diadème».

tessons de deux pinakia estampés à vernis noir, et des fragments de marbre d'un coquillage. Cela veut dire que le contenu de la tombe était précieux, qu'il y avait des objets en bronze, en argent et en or. Mais à l'intérieur de la tombe, les fresques — les plus précieuses des trouvailles pour

nous — subsistent. Mis à part le mur Ouest, tous les murs étaient couverts de peintures. Le bandeau avec les griffons antithétiques de part et d'autre d'une fleur, qui limitait la bordure inférieure des fresques est peut-être un décor habituel. Mais les autres constituent des œuvres d'un art raf-

finé. Sur le long mur Sud, trois figures féminines sont plus dessinées que peintes. Bien qu'elles n'aient pas encore été nettoyées et que d'importants fragments soient recouverts de sels, nous pouvons distinguer la qualité et la noblesse du trait, l'assurance dans le dessin et la solidité de la forme héritées de la tradition classique que nous connaissons par les lécythes blancs des dernières années du Ve s. av. J.-C. C'est du même niveau artistique que fait preuve la figure assise seule (fig. 3) au milieu de la paroi Est. Ces personnages attestent une extraordinaire habileté dans le dessin. Mais sans la fresque du mur Nord nous n'aurions pas pu nous rendre compte par nous-mêmes de la richesse de la palette, de la force de cohésion et de la maîtrise de l'espace qu'avait atteintes la peinture grecque du IVe s. av. J.-C. et que nous ne connaissions jusque là que par de rares témoignages littéraires. Sur presque toute sa longueur (3,50 m) se déploie la scène audacieuse et rare de l'enlèvement de Perséphone par Pluton (fig. 4). Hermès court devant le quadrigé du dieu; Pluton est debout sur le char, le sceptre dans la main droite; de la gauche il tient par la taille Perséphone qui, désespérée, rejette son corps et ses bras vers l'arrière, là où est agenouillée son amie Cyané terrifiée; incapable de lui venir en aide, cette dernière tend les bras dans un geste de peur et de désespoir (fig. 5). Enfin, nous avons devant nous une création picturale du IVe s. av. J.-C. dont nous pouvons pour la première fois apprécier toute la puissance:

ce: dessin, couleur, composition, mouvement, caractère, réussites techniques et artistiques que nous essayions de deviner derrière les faibles descriptions ou les imitations d'époque romaine. Dès que je l'ai vue, j'ai eu le sentiment que c'était l'œuvre d'un artiste qui peint avec assurance et fermeté, sans faute, et vite. J'en veux pour exemples la ligne qui part de la taille de Perséphone et aboutit aux doigts de sa main droite, qui témoigne d'une griffe délectable et sensible; et puis les coups de pinceaux de la chevelure de Pluton et la couleur impressionniste. La couleur violette de l'himation du dieu qui ondule sous le corps nu de Koré, mettant en avant et soulignant le contour plastique de la jeune chair, atteste encore les connaissances picturales et l'audace de l'artiste. Enfin, le mélange des couleurs — jaune, bleu, violet — dans le personnage de Cyané où dominant les nuances de bleus (indication du nom?) confirme ce que nous avons dit. De rapides recherches m'ont amené à penser que cette composition pouvait être attribuée à Nikomachos, peintre célèbre, mais en réalité inconnu, du milieu du IVe s.

C'est au Nord-Ouest de cette tombe, non loin de là, qu'on découvrit le parapet de la tombe en berceau qui se trouvait à peu près au centre du vieux tumulus; ce dernier devait avoir plus de 4 m de haut; son diamètre n'est pas encore connu de façon précise mais je pense qu'il dépasse les 20 m. Comme je l'ai déjà dit, la largeur du parapet atteignait les 9,10 m. A environ 1,60 m des deux

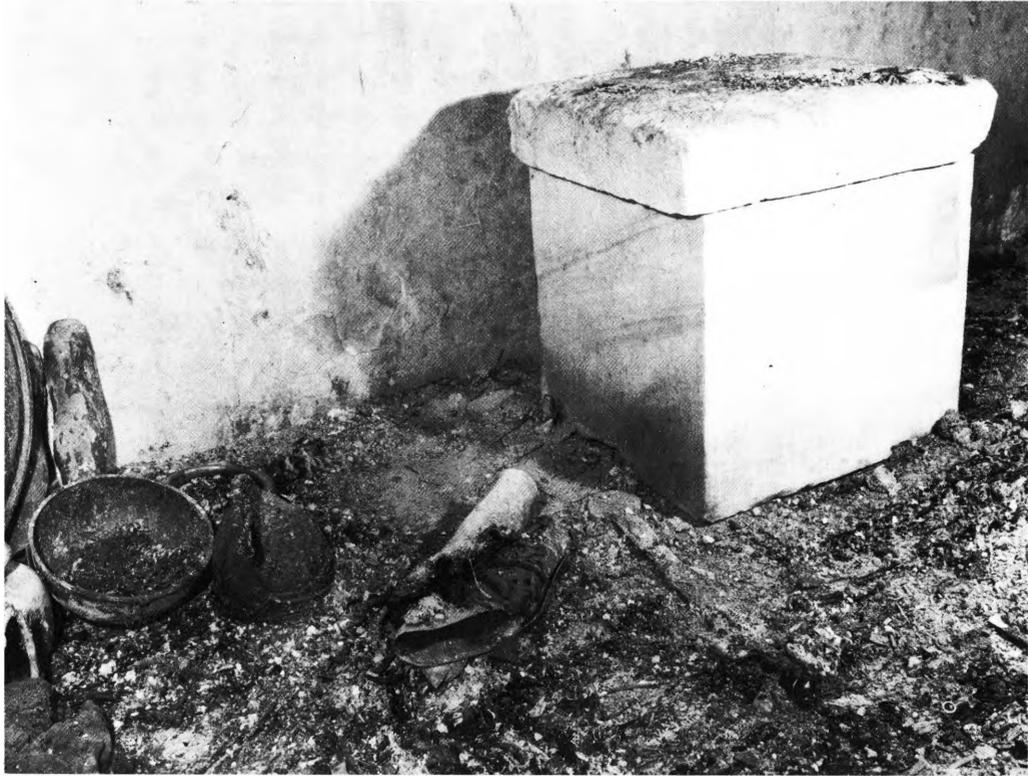


Fig. 10. Le sarcophage en marbre de la chambre (à gauche l'épée, le casque, les cnémides et le «diadème»).

extrémités, il y avait les deux bouts de la corniche de la façade qui dépassait de 0,87 m du parapet et avait 5,60 m de large. La façade de la tombe ressemblait donc à un porche qui s'appuyait sur la surface blanche de ce parapet. Juste après la découverte du sommet de la corniche, nous nous aperçûmes qu'elle avait un bandeau rouge, et que sitôt après, la corniche qui se dessinait avait des palmettes blanches sur fond bleu. J'interrompis le déblaiement de la façade tout de suite, et demandai l'envoi de spécialistes de la conservation des fresques. Par chance, une équipe

de restaurateurs travaillait à Palatitsa, village voisin, à la consolidation des fresques post-byzantines de Saint-Démétrios. Après accord avec Mme Eftichia Nikolaïdou, Ephore des Antiquités Byzantines de Thessalonique, et avec mon vieil ami Photis Zachariou, chef des restaurateurs de Grèce du Nord, MM. Petros Sgouros et Giorgos Konstantinidis vinrent à Vergina. G. Konstantinidis s'est chargé, avec une conscience exemplaire et beaucoup d'ardeur, de la mise au jour de la façade. Son travail a tout de suite porté ses fruits : sous la corniche, a commencé d'apparaître une frise



Fig. 11. Couronne.

peinte de 1,16 m de haut et de 5,56 m de long (fig. 6). A ce niveau de la fouille on n'est pas allé au-delà de l'enlèvement de la terre qui était collée à la surface, et on s'est contenté de fixer provisoirement les couleurs mises au jour; pourtant on peut distinguer nettement la composition et le sujet de la fresque. A gauche, au bout, un chevreuil blessé par un javelot; suit un cavalier qui va vers le fond à gauche; cheval et cavalier sont représentés derrière vus de trois-quarts; plus à droite, un arbre dépouillé, ensuite un homme à pied avec une lance, une haute stèle, un homme à pied allant à droite devant une pièce de gibier; derrière lui un second arbre dépouillé, puis un autre cavalier allant à droite, tenant une lance dans la main droite, un troi-

sième arbre dépouillé, deux hommes à pied, une ou plusieurs pièces de gibier et des chiens de chasse; et à l'extrême droite, un autre homme à pied marchant vers la droite où l'on distingue d'autres animaux sauvages. Entre les deux hommes à pied, un peu à droite du cavalier, un homme d'âge mûr (tous les autres sont jeunes) sur un cheval blanc (tous les autres sont bais), plus grand que tous les autres, se déplace du fond vers l'avant, à demi caché derrière l'encolure de son cheval; dans la main droite levée, il tient une pique, prêt à frapper la bête qui se trouve devant lui. Toute la composition tend vers ce point où les personnages sont plus nombreux, et qui constitue le but de la chasse. Cette fresque unique représente en effet une chasse au lion et aux sangliers.

Quoiqu'il ne soit pas possible de distinguer clairement les personnages, j'ai l'impression que le cavalier au cheval blanc au moins est un portrait. On notera aussi que le jeune cavalier qui se trouve entre le deuxième et le troisième arbre porte une couronne de feuilles vertes <sup>5a</sup>.

5a. Après un premier nettoyage deux autres personnages masculins à pied sont apparus, l'un à l'extrémité gauche de la fresque, l'autre sur le bord droit.

Cette fresque constitue — c'est évident — une composition picturale extraordinaire, la seule création de la grande peinture grecque que nous connaissions jusqu'à présent avec la fresque de Pluton de la tombe voisine. Bien que presque contemporaines, les deux œuvres présentent des différences stylistiques très importantes. Le coup de pinceau rapide et hardi de la plus petite composition ne se retrouve pas dans la fresque de la chasse. Dans cette dernière les exigences



Fig. 12. La cuirasse.



Fig. 13. Têtes de lions en or de la cuirasse.

de la composition étaient plus grandes à cause de la surface à couvrir, mais aussi à cause du sujet lui-même. Le peintre a travaillé avec beaucoup d'attention et de savoir-faire : il a d'abord étudié les possibilités que lui offrait la surface dont il disposait, et les difficultés qu'elle présentait. Pour la première fois on essaie de rendre un paysage et de situer la scène où se meuvent les personnages : le chevreuil qui court à gauche, le cavalier qui galope vers le fond, les arbres, la stèle, le cavalier qui vient du fond et la disposition des pièces de gibier sur différents plans créent l'espace et le paysage. J'oserais dire qu'on a le sentiment d'une troisième dimension, au-delà des raccourcis, aussi modeste qu'elle soit dans son rendu plastique. Sans avoir encore eu la possibilité de bien étudier les

couleurs, nous pouvons parler de la richesse de la palette qui va du blanc du cheval et du fond, jusqu'aux arbres et aux pièces de gibier très sombres, en passant par tous les tons chauds (jaune orangé, rouge clair, marron, violet clair, violet) et un peu moins par les couleurs froides (vert, nuances de bleu). Nombre d'éléments du dessin et de la composition, aussi bien que des motifs inhabituels — les arbres dénudés par exemple — et la palette, permettent, je pense, de rapprocher cette fresque du modèle probable de la mosaïque d'Alexandre et de Darius. Si, comme l'admettent la plupart des chercheurs, la peinture que copie la mosaïque a dû être exécutée aux environs de 320 av. J.-C., il n'est pas du tout improbable d'imaginer que c'est le même artiste qui, quelques années plus tôt, a créé

cette œuvre. Entre les deux, la bataille d'Alexandre fait preuve de davantage d'expérience, d'assurance dans le dessin, et surtout de maturité. La fresque de Vergina en est encore au stade des recherches et des possibilités.

Il serait d'ailleurs prématuré d'en dire plus en partant des impressions premières et avant le nettoyage final de l'œuvre. La seule chose certaine est que nous nous trouvons — répétons-le — devant une création im-



Fig. 14. Les vases en argent contre le mur Nord.



Fig. 15a. Tête de Silène en argent, provenant du décor d'un vase en argent.

portante de la grande peinture grecque. Si on la compare avec les fresques bien connues de Kazanlak, on voit tout de suite la différence de qualité.

Après la découverte de la fresque <sup>6</sup>, nous descendîmes en profondeur, pour

6. Dès qu'on commença à enlever la terre,



Fig. 15b. Tête de Silène en argent, provenant du décor d'un vase en argent.

le mur fut protégé par un toit provisoire et la fresque recouverte d'une étoffe noire. Un toit provisoire couvrait également l'ouverture de la tombe «à ciste». Au fur et à mesure de l'avancement des travaux, le toit s'étendait,

si bien qu'à la fin les deux monuments étaient totalement couverts et protégés des eaux de pluie. Ensuite tous les joints furent bouchés par un matériau isolant.



Fig. 15c. Tête d'Héraklès en argent, provenant du décor d'un vase en argent.

fouiller la façade, et surtout pour atteindre la porte d'où l'on pourrait voir à l'intérieur et pénétrer dans la tombe. C'est ainsi que nous nous a-

perçûmes que, sous la fresque, il y avait une deuxième corniche, qui protégeait l'entablement dorique. Le bandeau est peint (en rouge) et décoré



Fig. 15d. Tête d'Héraklès en argent, provenant du décor d'un vase en argent.

d'un méandre blanc. Les triglyphes avaient une belle couleur bleue, lumineuse, particulièrement bien conservée. Les regulae et les gouttes de

l'épistyle étaient de la même couleur. La fouille s'est poursuivie un peu en-dessous de l'épistyle. A l'endroit de la porte, à l'extérieur, un mur fait

de grands blocs de tuf, supportait les poussées du remblai et protégeait la porte de l'affaissement. Ce mur était légèrement à l'extérieur des antes et arrivait un peu au-dessous du niveau du linteau. L'espace vide entre celui-ci et la porte — de la largeur des antes — avait été rempli de terre, mais pas jusqu'à la hauteur du linteau; on avait laissé un vide de 0,20-0,25 m, sous le linteau. C'est la raison pour laquelle celui-ci était fêlé en deux endroits (près des points de contact avec les antes) et s'il a résisté c'est uniquement parce qu'à l'extrémité inté-

rieure il reposait sur les vantaux. En outre la pression qui s'exerçait sur les antes a provoqué d'assez nombreuses lézardes et l'effritement de la partie supérieure, tout en tassant le haut de l'épistyle et des triglyphes. Heureusement, il y a peu de dégâts, et j'espère qu'ils ne sont pas dangereux. Des mesures soigneusement prises ont montré que l'inclinaison de l'entablement vers l'intérieur ne dépasse pas, au point où elle est la plus forte, 0,095 m. Naturellement, le linteau fut tout de suite étayé et on arrêta la fouille à cet endroit.



Fig. 16a-b. Portrait de Philippe.



Fig. 17a-b. Portrait d'Alexandre.

En déplaçant le dernier bloc de tuf supérieur, on mit au jour l'ouverture de la porte, et nous eûmes l'agréable surprise de voir que la porte en marbre à double battant était intacte et fermée. Cela signifiait que la tombe n'avait probablement pas été violée.

Jusque là, j'avais travaillé dans l'idée que la tombe devait être pillée et que nous aurions pénétré à l'intérieur par la porte détruite. C'est pour cela que je n'avais découvert qu'une

petite partie de la voûte, juste derrière la façade; je m'étais aperçu qu'elle était recouverte d'un épais enduit fait d'un très bon ciment imperméable, ce que je n'avais jamais vu dans les autres tombes macédoniennes que je connaissais. Bien que nous nous soyons trouvés après la mi-octobre et qu'en Macédoine à cette époque les conditions atmosphériques soient peu favorables pour la fouille, je pensai qu'il fallait continuer à l'intérieur, de quelque manière que ce soit. Pas

tant par curiosité — curiosité bien légitime de l'archéologue qui avait la chance de trouver une tombe inviolée — que pour des raisons de sécurité : il ne fallait pas laisser le monument dans cet état tout l'hiver. Il était impossible d'ouvrir la porte, même si l'on poursuivait la fouille jusqu'au niveau du sol de l'entrée. Il n'y avait qu'une seule solution d'après moi, pour avancer, celles qu'utilisaient — nous le savons — les anciens pilliers de tombes riches d'une longue expérience : découvrir la voûte et enlever la clé qui repose sur le mur arrière. Mais pour arriver jusque là, il fallait ôter une énorme quantité de terre, sur toute la longueur de la voûte, longueur que nous ne connaissions d'ailleurs pas. Finalement, il s'est avéré qu'elle dépassait les 9 m et que la longueur totale de la tombe était presque de 10 m<sup>7</sup>.

Quand nous eûmes dégagé une bonne partie du remblai de la voûte,

7. A ce stade de la fouille, on ne peut connaître précisément la longueur et la largeur extérieure de l'édifice. Nous en connaissons les mesures intérieures. Chambre : long. 4,46 m, larg. 4,46 m, haut. 5,30 m. Antichambre : long. 3,66 m, larg. 4,46 m, ép. du mur mitoyen 0,56 m. Ep. du mur arrière 0,56 m. Nous avons donc :  $0,56 + 4,46 + 0,56 + 3,66 = 9,24$  m. Si on ajoute 0,56 m pour le mur de la façade on arrive à 9,80 m. Mais il faut tenir compte des éléments de la façade (piliers, etc.) et on n'a pas encore défini la relation entre le parapet et le mur de la façade. Quoiqu'il en soit, la longueur totale n'est pas inférieure à 10 m, ce qui implique que cette tombe est la plus grande de toutes les tombes macédoniennes connues. C'est également celle qui a la plus grande hauteur sous voûte.



Fig. 18. Portrait d'«Olympias».

alors que nous espérions atteindre notre but, nous nous trouvâmes devant un nouvel obstacle, très intéressant lui aussi : un tas de briques à l'arrière de la voûte, sur presque toute sa largeur, et sur une longueur de 3,50 m environ; un examen attentif montra qu'il devait appartenir à une construction en forme de quadrilatère, élevée alors que le ciment de la voûte était encore frais — il y a des traces sûres laissées par la première couche de briques sur ce ciment. Nombre des briques portaient des traces de feu, et de petits fragments de bois



Fig. 19. Deux portraits en ivoire.

carbonisé attestait, eux aussi, qu'il y avait eu un bûcher. Cette construction était probablement une sorte d'autel, écroulé sous le poids du remblai du tumulus. Le tas de briques et de terre né de l'écroulement renfermait deux épées en fer pliées et très probablement brûlées, une pointe de lance ou sarissa, et de nombreux fragments de fer provenant de pièces de harnais — entre autres des rênes et de magnifiques palmettes. Tout cela était très probablement brûlé. La seule explication que je puisse donner pour le moment est que nous avons retrouvé les vestiges du bûcher du défunt, amassés à cet endroit après l'enterrement, au cours de la céré-

monie funèbre. L'existence de pièces de harnais prouve qu'on sacrifiait et qu'on brûlait aussi des chevaux, comme lors de l'enterrement de Patrocle dans Homère.

Nous ôtâmes les couches supérieures de cette construction en brique, et nous avançâmes jusqu'à la voûte, mais seulement à l'extrémité Ouest où nous devions travailler. Là, nous nous aperçûmes que le ciment avait plus de 0,10 m d'épaisseur (en certains endroits il atteignait 0,20 m) et dépassait du mur Ouest de la tombe d'environ 0,40 m.

En enlevant la clé, on ménagea une ouverture de 0,34 m de large, suffisante pour voir à l'intérieur de la

chambre; on descendrait ensuite au moyen d'une échelle de bois. Le fouilleur n'a pas à exposer ici ses réactions psychologiques dans un moment unique de sa carrière d'archéologue. Il est d'ailleurs facile d'imaginer qu'en dépit du sang-froid qu'il était obligé de garder pour affronter la situation avec toute la responsabilité scientifique nécessaire, il ressentit une très vive émotion mêlée de peur sacré à la vue d'une chambre funéraire qui était demeurée intacte à travers les siècles, depuis le moment où les portes de marbre s'étaient refermées après la cérémonie funèbre. L'intérêt qu'il porte depuis longtemps aux coutumes funéraires n'a fait qu'aiguïser le sentiment au lieu de l'émousser, tant et si bien qu'il a pris conscience «avec toute son âme» en dehors de toute théorie scientifique, de ce que procure l'archéologie en certaines occasions uniques, quand on réussit à traverser les millénaires et à retrouver par les sensations humaines, la réalité vivante du passé. A ce moment le fouilleur éprouvait un mélange de satisfaction, la satisfaction du chercheur, et de culpabilité sacrilège. Naturellement, c'est la première qui l'a emporté.

Il n'est pas superflu de rapporter ici la procédure que nous avons suivie. Nous mentionnerons tout d'abord l'aide d'une foule de collaborateurs qui, chacun dans son domaine, a apporté à la fouille quelque chose d'inappréciable. Sp. Kardamis, technicien, et son fils, sur place dès le début de la découverte de la façade se chargèrent — dur labeur — de la

restauration et de l'étaillage là où il était nécessaire d'intervenir immédiatement. Ce sont eux également qui ôtèrent la clé de voûte. A partir du moment où nous avons pensé que la tombe pouvait être inviolée, je m'étais occupé de faire venir M. D. Mathios, technicien expérimenté du Musée Archéologique de Thessalonique, qui s'est révélé un collaborateur précieux pendant toute la suite des travaux. La présence d'un photographe spécialisé en la matière, était absolument indispensable. J'ai pensé que M. Spiros Tsavdaroglou était tout indiqué pour cette tâche difficile et si importante qui consiste à prendre des photos au moment de la découverte. Il accepta mon invitation et se trouvait à Vergina un jour avant l'ouverture de la tombe. Son travail n'a pas besoin de mes critiques : il a déjà suscité l'enthousiasme de tous ceux qui ont eu connaissance des trouvailles par ses admirables photographies. La section archéologique de la Faculté de Philosophie de l'Université dispose d'un architecte, et nous avons eu la chance d'avoir comme collaborateur M. Yannis Kiagias; en dehors de son savoir et de ses capacités, il a l'avantage d'aimer les monuments antiques. Et puis, j'ai cru nécessaire de prendre un deuxième architecte pour aider M. Kiagias, de façon à ce que les relevés indispensables soient exécutés très rapidement, car je ne pouvais préjuger des conditions de travail. Par chance, l'Ephorie des Antiquités de Pella travaillait alors avec Melle Anna Xénariou, architecte et dessinatrice douée et dévouée à son



Fig. 20. Les cinq têtes en ivoire. De gauche à droite : «Olympias», Alexandre, Philippe.

travail. Ces collaborateurs sont venus renforcer l'équipe scientifique dont je disposais et qui se composait d'étudiants — MM. Grigoris Vasdékis et Vas. Chatzis, Melle Angéliki Kotaridi et Mme Nana Totsiou-Adosidi — et d'assistants proches de moi, Melle Styliani Drougou, docteur et épimélète à la 2<sup>e</sup> Chaire d'Archéologie, et Mme Chryssoula Paliadéli, assistante à la même Chaire. Leur présence continuelle et dévouée sur la fouille, leur participation scientifique, leur sens des responsabilités ne peuvent être facilement appréciés. J'espère qu'il leur suffit d'avoir partagé la satisfaction générale devant le résultat des peines communes, en attendant de reprendre la fouille. Je m'en voudrais de ne pas mentionner ici la précieuse assistance, tout au long de la fouille, de M. Kostas Pavlidis, fils du premier gardien des antiquités de Vergina, notre vieux collaborateur sur les fouilles, qui aime notre travail, et qui avec un extraordinaire dévouement a été notre troisième assistant non-officiel; c'est le cas aussi de Takis Tsakiridis, gardien des antiquités qui, par son intérêt et sa conscience, représente dignement le Service Archéologique à Vergina.

Donc, quand nous avons eu ouvert la voûte, c'est M. Thémis Kardamis qui descendit le premier, avec une corde, pour placer convenablement l'échelle; je le suivis, pour contrôler aussi bien l'état des trouvailles que la sécurité de la tombe. Tout de suite je vis que les objets de métal et de terre cuite étaient en très bon état, et que la stabilité de l'édifice ne posait

aucun problème pour notre sécurité; en outre, pour parer à toute éventualité, je jugeai raisonnable d'étayer les deux battants de marbre de la porte qui assurait la communication entre l'antichambre et la chambre. Et puis je programmai les travaux qui devaient être effectués avec soin mais très vite, pour deux raisons : 1) A partir du moment où on a ouvert la tombe et su qu'elle contenait un grand nombre d'objets précieux, il fallait que ces objets restent là le moins longtemps possible, même s'ils étaient constamment gardés, et avec diligence, par des hommes de la gendarmerie de Méliké; 2) parce que nous étions déjà en novembre (c'est le 8 novembre que nous avons ouvert la voûte) et que le temps exceptionnellement favorable, ne pouvait plus l'être très longtemps. Donc, le deuxième jour on photographia la pièce et les trouvailles. Puis on consolida la porte pendant que les architectes procédaient au relevé des trouvailles. Melle Drougou et Mme Paliadéli numérotèrent les objets et reportèrent les numéros sur les relevés. Enfin, avec l'aide de M. Mathios, on commença à enlever et à emballer les objets dans des boîtes spéciales, de façon à ce qu'ils ne risquent rien en sortant de la tombe et lors du transport au Musée Archéologique de Thessalonique, comme cela avait été décidé après accord avec la Direction Générale des Antiquités. L'ouverture de la voûte dut être élargie pour sortir quelques-uns des objets les plus grands. Pour le transport on utilisa une petite camionnette qui vint près de la tombe. Ensuite, Mme

Mairi Siganidou, Ephore des Antiquités de Pella, et moi-même avons conduit les objets au Musée de Thessalonique où ils furent remis à la directrice, Melle Aikatérini Romiopoulou. A ces deux collègues je dois de chaleureux remerciements pour toute l'aide qu'elles m'ont apportée et

m'apportent encore. Je m'en voudrais aussi de ne pas remercier M. Théodosiou, préfet d'Himathie, de l'intérêt dont il a fait preuve. Je dois demander au lecteur d'excuser cette longue parenthèse d'informations qui ne l'intéressent peut-être pas, mais je me sens obligé de les donner dans ce pre-

Fig. 21. Le grand coffret en or.



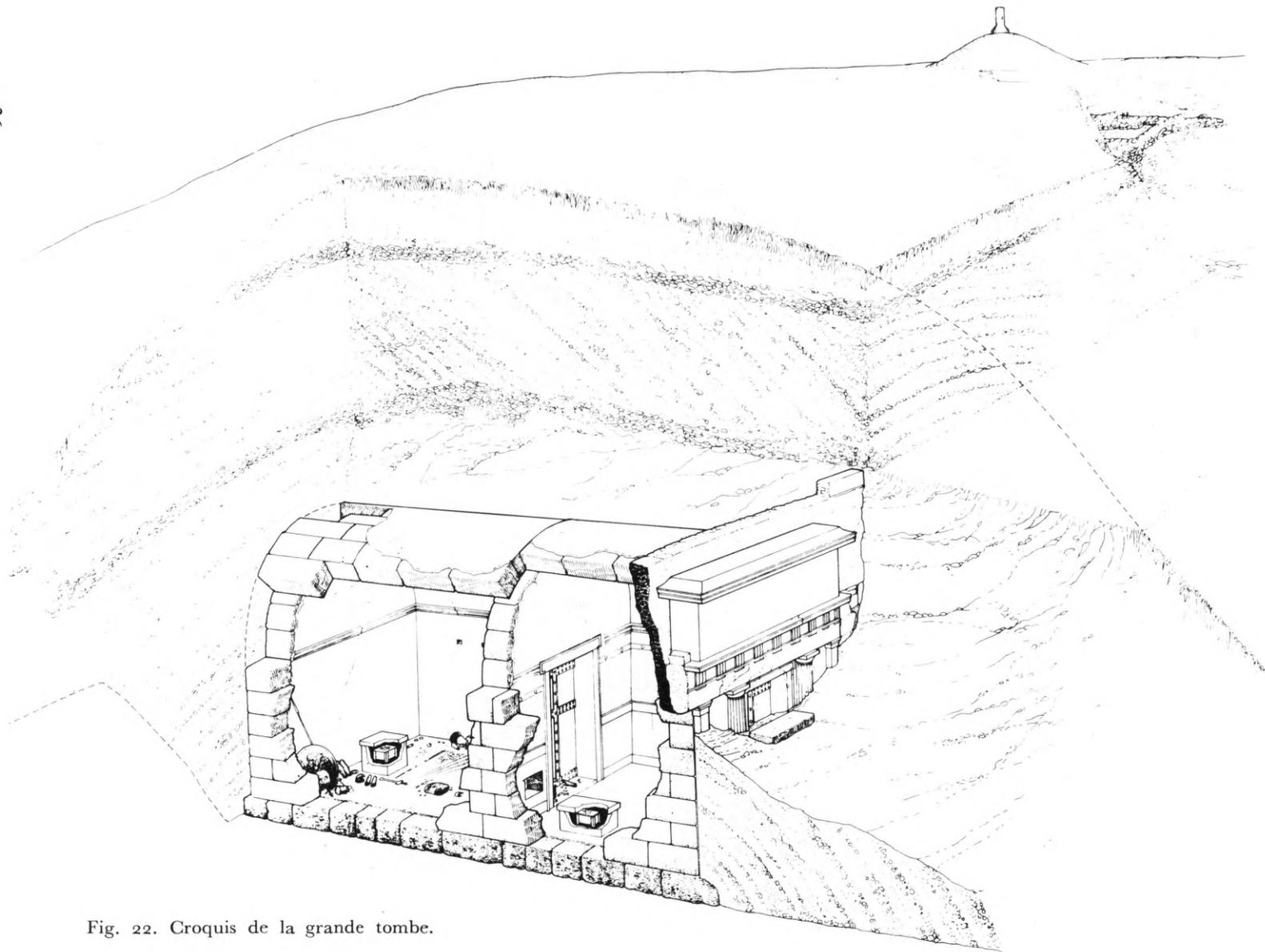


Fig. 22. Croquis de la grande tombe.

mier article que je publie dans le périodique du Service Archéologique; ce sont là des éléments de la fouille, utiles, mais qui se perdent habituellement. Cela dit, il est temps de continuer l'exposé de la fouille.

\*\*\*

La chambre, nous l'avons dit, est carrée ( $4,46 \times 4,46$  m) et elle a 5,30 m de haut. Elle communique avec l'antichambre par une porte de 1,90 m de large, faite de deux vantaux de marbre de 3,15 m de haut. La surface de la porte du côté de la chambre est très grossière et travaillée irrégulièrement. Du fait qu'est restée intacte, elle a gardé tous ses éléments : les crapaudines de bronze, les gonds, et les «serrures», les cales de bronze qui s'enfoncent dans les mortaises au milieu du seuil. L'aspect de la surface des murs a été pour nous tout à fait inattendu; la fresque extérieure laissait à penser que nous trouverions à l'intérieur sinon d'autres fresques, du moins un décor peint. Au lieu de cela nous avions des murs qui ne portaient que la première couche du revêtement — le crépi —, et dans certains coins seulement, la deuxième. Nulle part on n'avait été jusqu'à l'enduït final.

Mais la déception provoquée par le revêtement fut effacée par toutes les autres trouvailles. Au milieu de la paroi Ouest de la chambre, non loin du mur, il y avait un sarcophage de marbre à peu près carré ( $0,59 \times 0,615$  m, 0,70 m de haut). Sur le couvercle étaient conservés des restes de matières organiques décomposées, très

probablement du bois. Les offrandes du défunt se répartissaient en deux grands groupes : dans l'angle gauche (Sud-Ouest) des ustensiles en bronze et en fer, et des armes; sur la partie droite du mur (Nord), des vases d'argent surtout et quelques vases de terre cuite (fig. 7). Devant le sarcophage il devait y avoir un meuble en bois, très probablement un lit qui s'était décomposé; des vestiges de ce lit gisaient sur le sol. Il avait été décoré d'ivoire, d'or et de verre. Des restes de matières organiques décomposées étaient encore visibles des deux côtés du sarcophage, aussi bien qu'entre le sarcophage et le mur. La moitié Est de la chambre était vide.

Il n'est pas possible de décrire ici en détail toutes les trouvailles, ni même d'en dresser un catalogue. Je vais essayer de présenter succinctement les éléments indispensables qui permettront au lecteur de se faire une idée satisfaisante de la découverte.

Dans l'angle gauche il y avait deux trépieds, un en fer et un en bronze, et au-dessus ou à côté d'eux des vases de bronze (chaudron, seau et bassin). Le seau était renversé et, dans l'embouchure une éponge, très bien conservée, avait gardé toute son élasticité. Il y avait aussi une oinochoé en bronze et un vase ajouré en forme de petit seau (fig. 8) qui contenait une lampe de terre cuite fixée sur une base en fer qui devait reposer avec son tenon sur la base du vase. C'est à ce groupe d'objets qu'appartiennent également une paire de jambières (cnémides) de bronze qui étaient fixées sur le mur Ouest, et une deuxième pai-



Fig. 23. L'antichambre. L'endroit où fut découvert le petit coffret en or.

re trouvée sur le sol (avec un morceau de cuir dans la partie supérieure de l'une d'elles) (fig. 9). Entre ces deux paires de cnémides, un casque macédonien en fer était assez bien conservé. Sous le cimier, à l'avant, il y avait une tête d'Athéna en relief (fig. 10).

A côté du casque, on a retrouvé l'objet qui est peut-être le plus intéressant; à ma connaissance c'est quelque chose d'unique. Il s'agit d'une couronne d'or et d'argent très probablement (il n'y a eu encore ni net-

toyage ni analyse chimique). Elle est faite d'un tube creux de section circulaire, dont les extrémités s'emboîtent dans un autre petit tube circulaire, ce qui permettait d'augmenter ou de réduire le diamètre. Sur la surface du petit fragment, on voit un nœud en relief exécuté au repoussé, de l'intérieur probablement, à droite et à gauche duquel s'étendent des boucles ou les extrémités d'un bandeau. Sur le cercle intérieur subsistent des traces de matières organiques (cuir? étoffe?). Il ne fait pas de doute qu'il s'agit d'une couronne (fig. 11). Un examen rapide laisse à penser qu'elle est identique à celle que portent l'Antigone de la fresque de Boscoreale (J. Charbonneaux - R. Martin, Fr. Villard, *Grèce hellénistique*, pp. 134-135, fig. 132-133), Attale III (?) sur le portrait de la Collection Ny-Carlsberg de Copenhague (voir en général *Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους*, tome E', p. 183), Antiochos III sur le portrait du Louvre (G. Richter, *The Portraits of the Greeks*, III, fig. 1878-1879) mais aussi Alexandre sur la tête qui se trouve au Rossie Priory, en Angleterre (M. Bieber, *Alexander the Great in Greek and Roman Art*, pl. LV), de même que sur la tête du Museum of Fine Arts de Boston, qui provient de Ptolémaïs (M. Bieber, *l. c.*, pl. LVIII).

C'est près de la paroi gauche (Sud) du sarcophage, au-dessus des matières organiques décomposées, que se trouvait l'épée. Son fourreau et une partie de la poignée sont déformés et abîmés. En revanche, les fragments d'ivoire (l'extrémité inférieure du four-

reau et un fragment de la poignée) sont en bon état. Le décor de la poignée est remarquable, avec ses anneaux d'or, ses palmettes d'or, etc.

La cuirasse était tombée non loin de l'épée, à l'Est, la poitrine contre le sol, si bien que lors de la découverte on ne voyait que le dos et les flancs (fig. 12). A côté du flanc droit, il y avait une feuille d'or rectangulaire, portant une représentation en relief d'Athéna, alors que près du flanc gauche se trouvaient deux têtes de lions

en or (fig. 13). Vers la partie inférieure on a retrouvé plus de cinquante lambrequins en or décorés de palmettes. La cuirasse est faite de plaques de fer revêtues de cuir et de tissu. Les plaques étaient articulées, ce qui facilitait les mouvements du guerrier sans l'empêcher de respirer. Des feuilles d'or ornent les bords de la cuirasse tandis que des bandes horizontales la décorent sur tout son pourtour. Feuilles et bandes ont été décorées de moulures. Quand on l'a bou-

Fig. 24. «Plastron» contre le mur Nord de l'antichambre.



gée, on a retrouvé en-dessous, six autres têtes de lions en or, et cinq anneaux d'or. Dans la partie supérieure de la cuirasse, il y avait un plastron séparé, qui couvrait aussi une partie des épaules, du sternum et de la nuque.

Le groupe des objets de bronze de l'angle gauche était dominé par un «bouclier» en bronze. Quand on l'a bougé, on s'est aperçu qu'il n'avait aucun des autres éléments du bouclier (pas de brassards par exemple) et que son poids excluait qu'il ait été porté par un guerrier. Derrière, on a retrouvé des pointes de lances ou de sarissas et l'extrémité d'une pointe de lance, et une pointe était restée collée en haut sur le crépi du mur (après la décomposition du manche de bois). Et puis il y avait une troisième paire de cnémides en bronze. Mais le plus intéressant était un tas de matières organiques décomposées, des fragments d'ivoire, des feuilles d'or et d'argent. Le technicien, M. D. Mathios a supposé qu'elles provenaient du bouclier décomposé. J'ai tout de suite admis son point de vue, et je pense avoir interprété correctement le «bouclier» de bronze comme couvercle protecteur du véritable bouclier. Avant de transporter tout cela au laboratoire, et avant de l'étudier, il est impossible de faire une description précise ou une restitution même hypothétique (nous avons provisoirement laissé ce tas, avec toutes les autres matières organiques, dans la tombe qui a été rescellée). Je peux pourtant en donner un premier aperçu, même peu sûr, d'après les vestiges que nous dis-

tinguons. Je suppose que l'armature du bouclier était en bois et en cuir. La bordure extérieure qui a la largeur de la bordure du couvercle de bronze, était revêtue d'une feuille d'ivoire décorée de «chiens courants» incrustés de verre sombre. Un deuxième cercle à l'intérieur du premier devait être en or. Au centre, le bouclier avait pour emblème (épisème) une Niké chrysiléphantine, en assez haut relief si l'on en juge d'après la tête, les bras, les ailes et les pieds retrouvés en tas. Des feuilles d'argent doivent faire partie du brassard (ou des brassards) du bouclier. Ces feuilles d'argent étaient recouvertes de feuilles d'or sur leur face visible, et se terminaient aux deux extrémités par de belles palmettes; juste sous les palmettes, une Niké aux ailes presque verticales tient de ses deux mains une guirlande; elle est représentée comme volant dans le vide. Si, comme je l'espère, on peut reconstituer ce bouclier, même partiellement, ce sera l'une de nos trouvailles les plus belles et les plus importantes. Un bouclier de ce type ne pouvait évidemment pas être destiné à la guerre; on pourrait dire que c'est un «bouclier de cérémonie»; beau et fragile comme il l'était, il avait besoin d'un couvercle en bronze pour le protéger.

De l'autre côté (Nord) du sarcophage, il y avait encore un objet, unique et bizarre : un cylindre en bronze décoré de spires qui avait, à une extrémité, un manche en fer. Dans le cylindre on a retrouvé des restes d'une matière quelconque qui, d'après les techniciens, doivent provenir d'é-

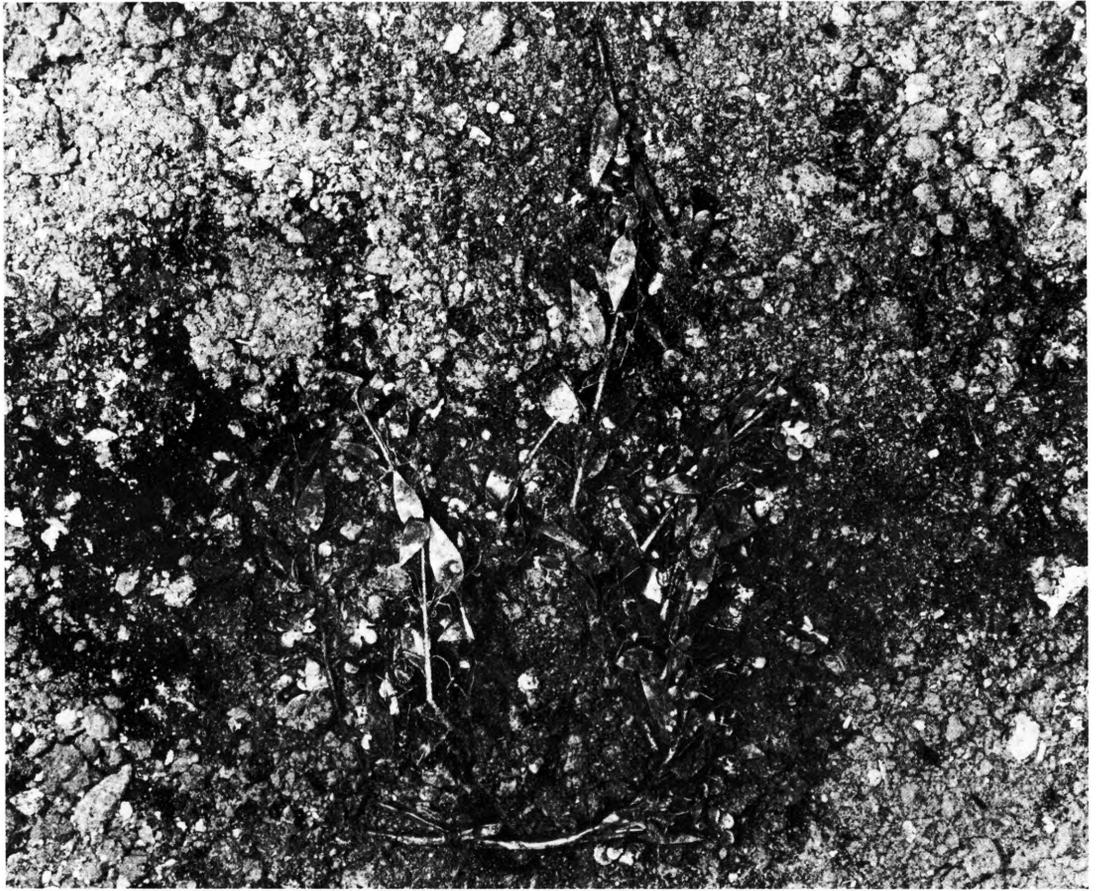


Fig. 25. Couronne de feuilles et de fleurs de myrte.

toffe ou d'étoupe. La seule explication probable qui ait été avancée est qu'il s'agit d'une torche.

C'est contre le mur droit qu'a été trouvé le groupe des vases en argent qui comporte aussi deux oinochoés de bronze et une de terre cuite à vernis noir. Près de l'angle droit (Nord-Ouest) on a découvert deux ou trois petits vases à vernis noir (des «salières») et un askos à figures rouges. Les vases en argent sont très bien conservés,

seules les anses se sont parfois détachées. Il y a des cruches, des phiales, des coupes, des skyphoi, une «passoire», deux «alabastres» avec couvercle, des calices, etc. (fig. 14). La qualité du travail est excellente. Les attaches inférieures des anses sont masquées par de petites têtes de Silènes, de Pan, d'Héraklès, etc., échantillons raffinés de la toreutique grecque, qui seront précieux pour la connaissance de la sculpture grecque du mi-

lieu du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. (fig. 15a-d).

Les matières organiques décomposées sont restées sur place sans qu'on y touche. Nombre d'entre elles proviennent probablement d'un lit en bois. A l'une des extrémités du lit on distingue un tas brun rouge et gris qui donne l'impression de cheveux. Les techniciens pensent qu'il s'agit de restes de plumes. Il y a aussi — c'est très net — un bandeau assez large en ivoire; les innombrables fines plaques d'ivoire, devaient décorer un des longs côtés du lit.

Les membres humains en ivoire que nous avons distingués à cet endroit — juste devant le sarcophage de marbre — parmi les autres vestiges, présentent un intérêt tout particulier. Il y avait (et ils se trouvent encore sur place) des mains, des pieds et des têtes de petites figurines humaines en relief. Il semble qu'ils venaient d'une composition qui ornait le lit lui-même, ou un autre meuble, un coffret par exemple, ou quelque chose du genre.

Bien qu'on les eût réperés dès le premier jour, je n'ai eu le temps de les examiner de près et attentivement, qu'après avoir terminé tous les autres travaux urgents de la chambre. A une extrémité, j'ai distingué deux paumes qui ne dépassaient guère 1 cm, d'une excellente facture. Tout près, une tête était comme recouverte par les différentes matières décomposées. En la soulevant, je me suis aperçu qu'elle représentait un homme mûr, barbu, dont la physionomie ne m'était pas inconnue. Il s'agissait évidemment d'un portrait. Très vite, je revis en esprit le portrait de Philippe tel que

nous le connaissons par le médaillon de Tarse (*Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους*, tome Δ', p. 15). Le visage puissant et quelque peu fatigué avec l'œil droit abîmé, mais de façon presque imperceptible, prouvait qu'on avait affaire à un portrait exécuté par un très grand artiste (fig. 16a-b).

Non loin de là, il y avait deux autres petites têtes. Je fus profondément surpris en soulevant l'une d'elles. C'était Alexandre et le plus beau portrait de lui que je connaisse (fig. 17a-b); le personnage jeune — 18 ans — avait le cou haut, tendu, légèrement tourné, et les yeux levés que nous livrent les sources littéraires; nous n'en avons jusque là l'écho qu'à travers les copies romaines des portraits. La deuxième petite tête, qui se trouvait à côté d'Alexandre, m'a tout d'abord paru être un second portrait de lui. Plus tard j'ai pensé qu'il s'agissait d'une femme, et probablement de sa mère Olympias (fig. 18).

Entre le portrait de Philippe et celui d'Alexandre, deux autres têtes, l'une masculine, l'autre féminine (fig. 19) constituent très vraisemblablement des portraits elles aussi, mais je ne pense pas être en mesure de reconnaître des personnages précis.

L'existence de ces cinq portraits (fig. 20) m'a rappelé le Philippeion, l'ex-voto offert par Philippe à Olympie, avec les portraits de sa famille exécutés en or et en ivoire par Léocharès. Même si maintenant je sais qu'il y a encore au moins une petite tête dans la chambre, et si je pense que le rapprochement avec l'œuvre de Léocharès a besoin de preuves,

je ne l'écarte pas, et je reporte la discussion à plus tard. Mais je peux affirmer que l'analyse stylistique du portrait de Philippe qui a déjà été entreprise à partir d'une photo, et le rapprochement qui en a été fait avec le portrait de Chryssippos «qui est bien daté» est, d'après moi, erronée à la base. L'attribution de la tête à Philippe V est encore moins fondée. Ces têtes en ivoire, aussi bien que les autres trouvailles, que la fresque et que l'architecture de la tombe, datent cette dernière presque certainement du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C., et plus précisément

du 3<sup>e</sup> quart. Et si on voulait rechercher des parentés dans la morphologie et la structure, il faudrait se tourner vers certains personnages du Mausolée, vers Mausole (?) lui-même ou vers les têtes BM 1054 et 1055. Mais je considère que toute discussion de ce genre est prématurée.

Comme je l'ai déjà dit, il y avait dans la chambre un sarcophage de marbre. D'après sa forme et ses dimensions il devait contenir l'urne cinéraire. Les autres trouvailles permettaient d'espérer un vase précieux, peut-être plus luxueux encore que le

Fig. 26. Goryte, cnémides et alabastres contre la porte de l'antichambre.



cratère de Dervéni. Mais quand nous eûmes soulevé la plaque de couverture, nous nous trouvâmes en face d'un objet qui dépassait nos espérances et que nous n'avions pu imaginer car il n'a pas de précédent (voir couverture en couleur et fig. 21). Le sarcophage renfermait un coffret en or de 0,40 × 0,334 × 0,171 m<sup>8</sup> qui pesait 10.800 gr. Les trois côtés portent un décor d'une sensibilité et d'une élégance toute particulière : des palmettes sur le bandeau supérieur, des tiges enroulées avec des feuilles et des fleurs qui s'épanouissent à droite et à gauche de la fleur centrale sur le bandeau inférieur, et des rosaces incrustées de pâte de verre sur le bandeau médian. L'ornement du couvercle est imposant : d'une rosace centrale partent seize rayons de grandeur inégale, dessinant le symbole astral que nous connaissons bien par les boucliers macédoniens et par les monnaies.

L'ouverture du coffret nous offrit une image encore plus impressionnante et tout à fait inattendue. Les ossements brûlés, tout propres, sans la moindre trace de cendres, avaient été déposés avec soin, en tas. Sur nombre des os qui se trouvaient sur le dessus du tas, on pouvait encore voir une couleur pourpre bleue, qu'on retrouvait également au fond du coffret. Les techniciens assurent que ce sont des restes d'un tissu de pourpre. Une fois de plus l'image homérique nous vint à l'esprit : les os d'Achille lavés dans le vin, les os d'Hector recouverts

8. Les dimensions sont celles du parallépipède; la hauteur, avec les pieds, est de 0,208 m.

d'un voile pourpre et placés dans un coffret d'or<sup>9</sup>.

ἤϊθ' ἔν δὴ τοι λέγομεν λεύκ' ὄστέ', Ἀχιλλεύ,  
οἶνω ἐν ἀκρήτῳ καὶ ἀλείφατι

(*Od.* 24, 72-73)

καὶ τὰ γε χρυσεῖην ἐς λάρνακα θῆκαν  
ἐλόντες, | πορφυρέοις πέπλοισι καλύψαντες  
μαλακοῖσι.

(*Il.* 24, 795-796).

Sur les ossements une couronne d'or de grand prix, faite de feuilles de chêne et de glands<sup>10</sup> occupait toute la largeur du coffret.

Ce premier travail effectué dans la chambre et les objets qu'on pouvait transporter sans danger enlevés, on laissa dans la tombe tous les restes de matières organiques. Dans l'intervalle j'avais informé par téléphone le Directeur Général des Antiquités et de la Restauration, M. Nic. Yialouris auquel j'avais demandé d'envoyer des spécialistes pour examiner les trouvailles et s'occuper de leur conservation. C'est pour moi un devoir bien agréable que de le remercier chaleureusement d'avoir manifesté tant d'intérêt et d'avoir affronté rapidement et efficacement les problèmes. Je dois aussi des remerciements à M. Konst. Trypanis qui était alors Ministre de la Culture et des Sciences, d'avoir entériné les actes de M. N. Yialouris

9. Voir Man. Andronikos, Totenkult, *Archaeologia Homérica*, W 29-30.

10. La forme du coffret confirme la justesse de la reconstitution du coffret tentée par D. Ohly à partir des feuilles d'or trouvées à Eleusis dans une tombe du VIII<sup>e</sup> s. : D. Ohly, *Goldbleche des 8. Jahrh. v. Chr.*, p. 71 ss, pl. 15, 2. 16. Voir S. Lauser, *Archaeologia Homérica*, P 77 et P 79 fig. 15 a et b.



Fig. 27. Détail du revêtement en or du goryte.

et d'être venu lui-même par deux fois sur le site. Nous avons donc eu la précieuse collaboration de M. Kavoulakos l'ingénieur de la Direction de la Restauration qui est venu tout de suite à Vergina, dès que nous avons découvert la porte de la façade; puis M. K. Assiménos, chimiste, MM. St. Baltoyiannis, Tassos Margaritof et G. Petkoussis nous ont rendu visite à plusieurs reprises. Eux tous, aidés de M. Ph. Zachariou, constituaient notre équipe permanente de techniciens qui s'est chargée de la conservation et de la restauration du matériel si riche mais si fragile que nous avons mis au jour. Je pense qu'il est superflu que je remercie ces collaborateurs : ils participent si activement à l'œuvre du fouilleur qu'ils partagent avec lui joies et peines, ce qui est la plus grande des récompenses.

La clôture provisoire des travaux de la chambre nous permettait — et nous obligeait — d'affronter le problème de la fouille de l'antichambre. On avait d'abord pensé ouvrir la porte entre les deux pièces, mais deux raisons, de la plus haute importance, nous retenaient : 1) Le linteau était fêlé et il nous était impossible de connaître l'ampleur du danger qu'il présentait; on ne pouvait l'étayer du côté de la chambre. 2) Il aurait été dangereux pour les restes organiques qui couvraient la moitié du sol, que des techniciens travaillent pendant plusieurs jours dans la chambre. La seule solution était d'ôter une pierre du mur médian en faisant attention de ne pas abîmer le revêtement du côté de l'antichambre; il n'était pas ex-

clu en effet qu'il comportât un décor peint, peut-être même une fresque. Aidés de l'expérience de M. Sidéris Karalis, technicien du Musée Archéologique de Thessalonique, nous avons enlevé la deuxième pierre du mur (en partant du bas), au Sud de la porte. L'enduit est demeuré intact, bien que finalement il ne portât pas de décor peint. C'est par cette petite ouverture que nous avons pu entrer, en rampant, dans l'antichambre. Ses dimensions sont de  $3,66 \times 4,46$  m; c'était donc une deuxième pièce, la plus grande de toutes les antichambres connues à ce jour (voir fig. 22). Au contraire de ceux de la chambre, les murs étaient recouverts d'un enduit d'excellente qualité, blanc dans la partie inférieure, rouge en haut. La naissance de la voûte était soulignée par une moulure; tout de suite en dessous, il y avait deux bandeaux séparés par un creux, le second portant un décor de rosaces (fig. 23). Sur ces deux bandeaux des clous devaient permettre de suspendre divers objets ou étoffes qui se sont décomposés et sont tombés sur le sol. En bien des points l'enduit avait gonflé et éclaté et des lambeaux étaient tombés par terre ou restés accrochés à la voûte et aux murs, chose dangereuse pour ceux qui travaillaient à l'intérieur. Il en était de même du revêtement du sol. Je suppose que la tombe a été couverte par le tumulus très peu de temps après sa construction, si bien que les enduits n'ont pas eu le temps de sécher quand l'air circulait encore. C'est surtout le cas de l'antichambre qui, je pense, n'a

pas été construite en même temps que la chambre, mais dont les travaux se sont poursuivis, peut-être même encore après la fermeture de la porte de la chambre. On remarque en effet que la voûte de la chambre et celle de l'antichambre ne forment pas une entité mais qu'il y a interruption au niveau du mur mitoyen. Je n'insisterai toutefois pas sur ces détails de construction qui ne pourront être confirmés que lorsque la fouille sera terminée.

A peu près au milieu du côté gau-

che de l'antichambre, près du mur Sud, il y avait un sarcophage de marbre, ce qui, autant que je sache, ne s'est jamais trouvé dans une tombe macédonienne. Sa facture semblait plus soignée que celle du sarcophage de la chambre, et il était rectangulaire, pas carré (dimensions : 1,01 × 0,56 × 0,68 m de haut). Sur le couvercle on a retrouvé en tas des restes de matières organiques de couleur grise. On aurait cru que c'était des pédoncules de fleurs réduits en poussière ou des épis de blé. Après examen,

Fig. 28. Le fond du goryte avec les flèches, tel qu'il a été découvert.



nous nous sommes aperçus, avec l'aide des techniciens, qu'il s'agissait de plumes. Leur destination reste encore énigmatique.

En dehors du sarcophage, on a découvert dans l'antichambre, sur presque toute la surface du sol (sauf entre la porte extérieure et la porte intérieure), des restes de matières organiques dont quelques-unes ont encore leur couleur — du bois, peut-être des étoffes et du cuir —, des feuilles d'or très fines, des bijoux d'or, des morceaux de verre, etc. Il est évident qu'il y avait, ici aussi, des meubles de bois recouverts d'or sur de grandes surfaces, portant des ornements d'or par-ci, par-là, mais aussi des reliefs en ivoire représentant des végétaux ou même des formes humaines. Un collier (ou pectoral) doré avec des rosaces surtout (fig. 24) est particulièrement intéressant. Près du sarcophage, sous du stuc tombé, on a retrouvé une couronne en or faite de feuilles et de fleurs de myrte (fig. 25); je suppose qu'elle devait être suspendue quelque part, et qu'elle est tombée sur le sol, ou qu'elle se trouvait dans un meuble de bois qui s'est décomposé. Devant la porte intérieure, sur le sol, il y avait des alabastres bien conservés pour la plupart, un vase de terre cuite du type des amphores chypriotes d'Amathonte (une amphore de même type avait déjà été mise au jour dans un autre tumulus de Vergina : *Man. Andronikos, Βεργίνα I*, p. 28 et pl. 135), et des tessons d'un vase d'usage quotidien. Dans l'angle formé par l'ante gauche (Sud) et la porte intérieure était posé un gory-

te; son revêtement en or (fig. 26) rappelle les revêtements des gorytes scythes de Russie : trois bandeaux dont deux portent des représentations en relief tandis que le troisième est décoré d'une torsade, et dans la partie supérieure en saillie, d'un guerrier debout (hauteur max. 0,465 m). Il s'agit très probablement d'une représentation de la Guerre de Troie, vu l'existence d'autels, de statues de dieux, de femmes avec des nouveaux-nés qui essaient d'échapper à l'attaque des hoplites (fig. 27). Le relief est de très bonne facture et rappelle davantage les personnages de la frise de Phigalie que ceux du Mausolée<sup>11</sup>.

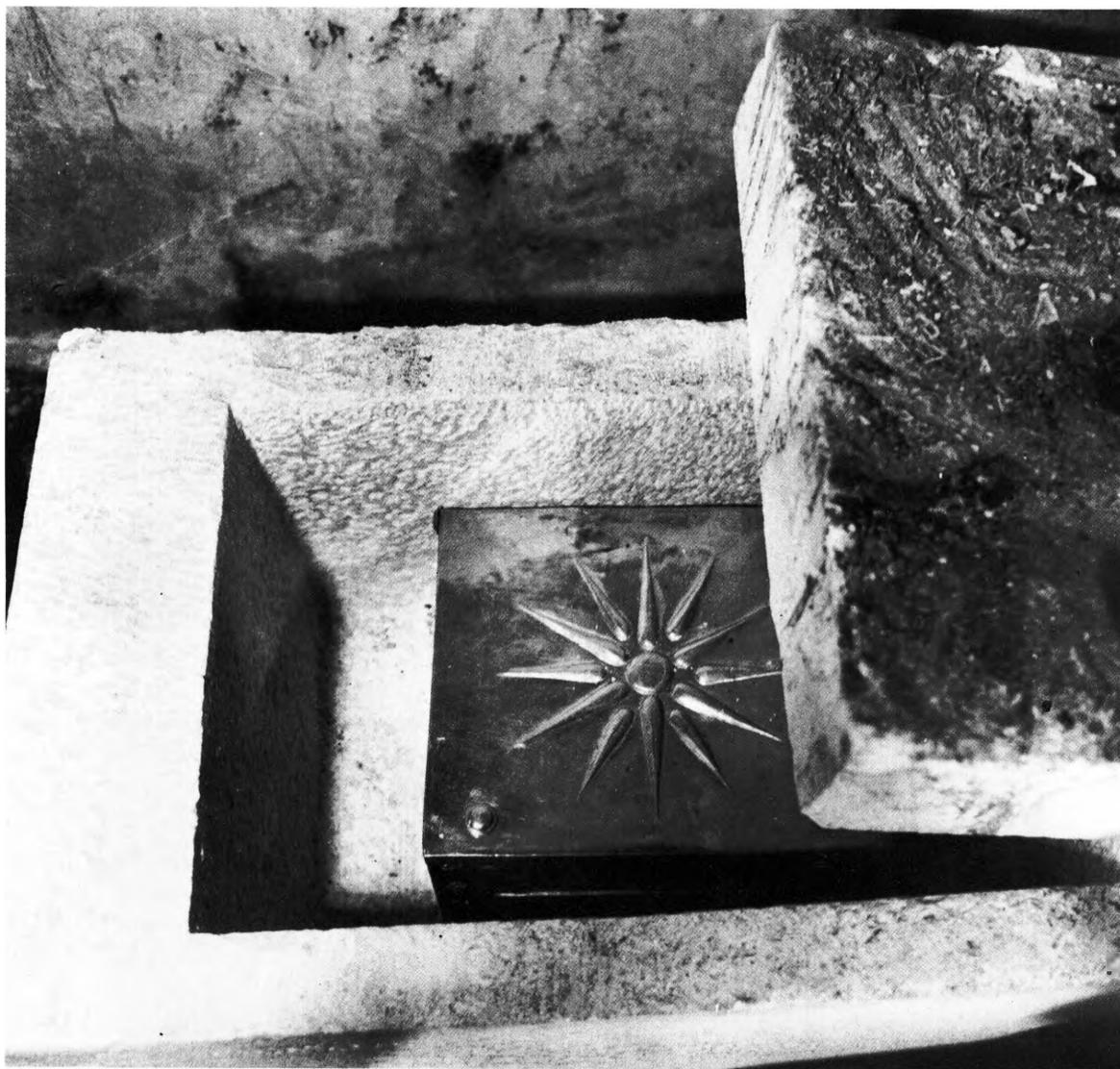
Derrière le revêtement en or, on a retrouvé en place de nombreuses flèches de bronze qui avaient gardé au moins un fragment de leur manche de bois. On a découvert également le couvercle en or de la partie inférieure du goryte et quelques anneaux en or, assez larges, qui viennent probablement de l'arc décomposé (fig. 28).

A côté du goryte, appuyées contre

11. M. P. Amandry a eu la bonté de m'écrire à propos de ce goryte et du problème que pose son existence dans une tombe macédonienne. Lui-même ajoutait dans sa lettre que le goryte de Vergina a dû être fait dans le même moule que les fragments du goryte de Karagodeuashkh (E. H. Minns, *Scythians and Greeks*, p. 221, fig. 125). Comme j'avais, moi aussi, soupçonné l'identité de la représentation, j'ai essayé d'avoir une copie de la publication originelle. C'est vrai qu'ils doivent venir du même moule, mais la reconstitution n'est pas juste sur le dessin d'ensemble. De toutes façons, cela ne peut être discuté ici.

la porte, il y avait deux autres cnémides, dorées celles-ci. Sans même mesurer, la différence de hauteur entre la droite et la gauche est évidente (après mesure, il s'est avéré que la gauche est plus courte de 3,50 cm); en dehors des dimensions, la conformation même de la cnémide présen-

Fig. 29. Le coffret en or de l'antichambre tel qu'on l'a trouvé dans le sarcophage.



te des particularités : la partie qui protège le muscle de la gauche est plus gonflée.

Après avoir enlevé les plumes et les autres matériaux qui étaient dessus, on bougea le couvercle du sarcophage pour voir ce qu'il renfermait. Dans celui-ci aussi il y avait un coffret en or, un peu plus petit que le premier (38 × 32 × 20 cm à peu près; 8.420 gr), et moins décoré; sur le couvercle, le même symbole astral que sur l'autre (figs. 29-30 et couverture en couleur). Cette étoile se trouvait sur d'innombrables disques en or éparpillés sur le sol devant le sarcophage et sur son couvercle, entre les plumes. Les quatre pieds ne se terminaient pas par des pattes de lion comme pour l'autre, mais ils étaient fixés, avec du ciment, au fond du sarcophage.

L'ouverture du coffret, qui constituait le dernier acte de la fouille de cette année, a été notre plus grande surprise et la meilleure des récompenses. Nous avions en face de nous quelque chose de réellement admirable : un tissu de pourpre et d'or au décor bien conservé, recouvrait les os brûlés (Pl. I en couleur). On distingue nettement les deux bordures et un peu de la troisième, qui sont décorées de «chiens courants». Au milieu, un grand calice bas d'où sortent des pédoncules et des feuilles d'acanthé, une fleur centrale, encadrée de quatre autres sur lesquelles volent des hirondelles semblé-t-il. Les ornements se détachent en pourpre sur le fond or de l'étoffe. La conservation de la pourpre est problématique car elle a perdu sa consistance.

Sur le petit côté droit du coffret, un bijou en or, écrasé, fait de tiges, de pédoncules, de feuilles et de fleurs, constitue un exemple des plus raffinés de l'orfèvrerie. Sans en être sûr — nous n'avons encore touché à rien — je suppose qu'il s'agit d'un diadème de femme du type de celui dont parle P. Amandry à propos du diadème de la Collection H. Stathatos<sup>12</sup>.

Tels sont les résultats de la fouille de la «Grande Toumba» de Vergina en 1977. La fouille de la tombe en berceau — je l'ai dit — n'est pas terminée, elle n'en est encore, en ce qui concerne l'intérieur, qu'à son premier stade. Je me vois pourtant dans l'obligation de ne pas me limiter à la simple description des trouvailles, mais de donner une première estimation et des conclusions, même si elles sont encore hypothétiques. Comme dans chaque fouille, ces conclusions seront complétées et modifiées au fur et à mesure des recherches, et ce n'est qu'à la fin que l'archéologue d'abord, puis tous les autres chercheurs, pourront avancer et donner une interprétation définitive des trouvailles.

La première chose que nous pouvons dire c'est que nous nous trouvons devant un ensemble de tombes extrêmement important. L'idée que j'ai déjà émise, qu'on pourrait bien se trouver dans la zone des tombes royales de Macédoine, n'a pas encore de preuves irréfutables, mais elle est déjà considérablement renforcée; rien ne vient en effet la démolir. L'hypo-

12. *Collection Hélène Stathatos*, III, 1963, p. 244 I 217.

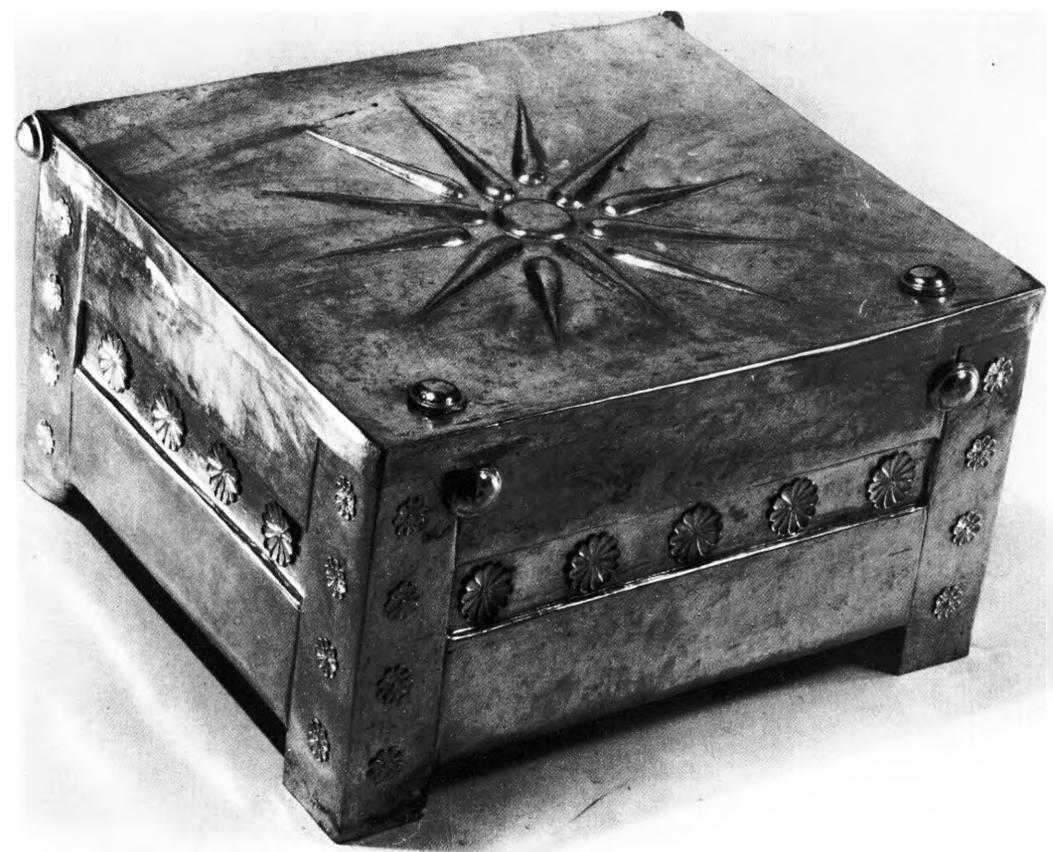
thèse d'une destruction gauloise est étayée par les observations faites au cours de la fouille, dans les fondations de l'édifice détruit et de la tombe pillée. L'existence inespérée de la tombe inviolée ne va pas à l'encontre de cette interprétation. Il est très logique de supposer que quand les pilliers — pilleurs de tombes ordinaires ou mercenaires gaulois — ont ouvert la «tombe à ciste» et découvert les offrandes si riches qu'elle contenait (la plupart devaient être en or si c'était une femme comme cela semble

très probable), ils ont été fort satisfaits du butin que leur avait offert «le» tumulus qui recouvrait «cette» tombe. Ils ont considéré, forts de leur longue expérience, que le contenu du tumulus avait été épuisé et ils s'en sont allés ailleurs.

Ce sujet mis à part, il nous faut affronter les problèmes engendrés par les trouvailles elles-mêmes :

1) L'existence de l'édifice en surface à côté de la tombe «à ciste» sur le bord du tumulus, étonne. Il faut exclure, je pense, qu'il puisse s'agir

Fig. 30. Le coffret en or de l'antichambre.



d'un temple ou d'un édifice sacré quelconque sans rapport avec les tombes. En outre, il est plutôt improbable que ce soit un monument funéraire en surface; le cas serait unique en Macédoine. La seule explication possible est qu'on soit en présence d'un édifice «sacré» (hérôon) lié au culte des morts du tumulus. Il n'est pas facile de se prononcer avec certitude, en ce moment du moins, sur sa date; est-il de l'époque de la construction

du petit tumulus (le plus ancien) ou contemporain de la construction de la «Grande Toumba»? A première vue les fragments retrouvés et la maçonnerie ne peuvent être datés d'après 275 av. J.-C., date qui, je continue à le penser, constitue un *terminus post quem* pour l'édification de la «Grande Toumba».

2) L'existence des deux tombes dans le même tumulus est quelque chose d'inhabituel sinon d'unique.

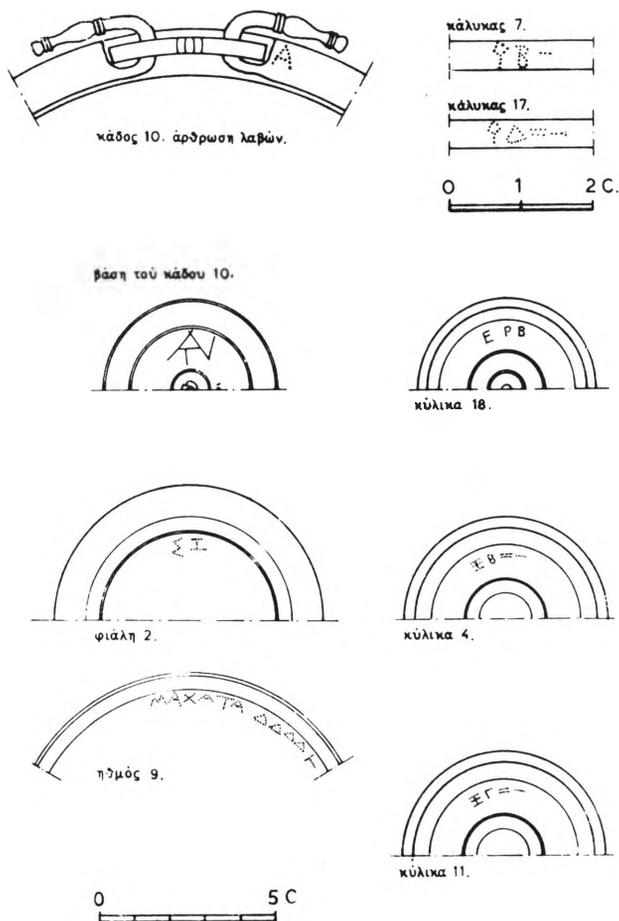


Fig. 31. Eléments d'épigraphie sur les ustensiles en bronze de la chambre.

3) L'orientation des trois édifices coïncide et prouve peut-être que chacun des constructeurs d'un bâtiment connaissait l'existence des deux autres.

4) Je ne sais pas, à ce stade de la fouille, quel est le rapport chronologique des deux tombes. Je suppose qu'elles ne sont pas très éloignées dans le temps et que la plus petite est antérieure, et pourtant, sa situation en bordure du «vieux» tumulus pourrait donner à croire qu'elle est plus récente.

5) Pour la datation de la grande tombe, nous disposons de nombre d'éléments qui, tous, convergent vers le 3<sup>e</sup> quart du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. Les tessons de la «cérémonie religieuse» trouvés sur le parapet, et le tesson à figures rouges du revêtement de la façade ont été les premiers témoignages en faveur d'une telle datation. Le mur de briques du parapet est identique à celui de la tombe LXXIII A du cimetière des tumuli, dans laquelle on a mis au jour une péliké à figures rouges et des vases à vernis noir<sup>13</sup>. Les canaux des triglyphes sont encore fortement creusés. Parmi les trouvailles de l'intérieur de la tombe, la lampe, l'askos et l'oinochos confirment les limites chronologiques. Les ustensiles en bronze et en argent relèvent du même climat que les trouvailles de Dervéni qui sont datées par des monnaies de Philippe II. Les têtes en relief sur les vases en argent se situent entre 340 et 330 av. J.-C. Le décor de la cuirasse nous oblige à remonter

jusqu'au milieu du siècle; les reliefs du goryte comme le reste de sa décoration nous mènent à la même date si pas à une date un peu antérieure. Enfin, les têtes en ivoire sont, elles aussi, de même époque.

6) Théoriquement ces tombes peuvent être considérées comme royales, si l'on part de l'hypothèse que nous avons formulée en 1976 et qui fait de la «Grande Toumba» l'œuvre d'Antigone Gonatas. Malgré tout, cette hypothèse — qui n'a pas été démolie par les trouvailles, mais qui s'est même trouvée considérablement renforcée — ne peut être confirmée tant qu'on n'aura pas terminé la fouille, et plus précisément tant qu'on n'aura pas trouvé la tombe à laquelle la «Grande Toumba» était destinée.

Les trouvailles nous permettent de croire que les deux tombes n'appartiennent pas à de simples mortels. Ce sont tout d'abord les deux grandes fresques qui, par les sujets comme par la qualité sont des trouvailles tout à fait uniques. Pour elles nous avons des éléments de comparaison, alors que le pillage des tombes macédoniennes ne fournit pas de matériel de comparaison pour les autres trouvailles de Vergina. La décoration peinte la plus imposante qui ait été trouvée jusqu'à maintenant était celle de la grande tombe de Lefkadia avec sa façade à étage<sup>14</sup>. Les quatre personnages de la façade constituaient les premiers échantillons de la peinture hellénistique que nous ne con-

13. *AD* 18 (1963): *Chronika*, p. 228 et Pl. 262 δ, 261 β.

14. Ph. M. Petsas: 'Ο τάφος τῶν Λευκαδίων.

naissions pas. Mais une rapide comparaison entre les personnages isolés de cette tombe et les compositions des deux tombes de Vergina met en évidence la différence de qualité. On pourrait difficilement nier que ce sont des créateurs pleins d'expérience, au trait sûr, doués de sensibilité picturale, et surtout d'étonnantes possibilités de composition qui ont travaillé dans les tombes de Vergina. Or, nous savons que les grands peintres du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. qui se faisaient payer extrêmement cher, travaillaient pour des personnages très haut placés.

Cela mis à part, nous pouvons nous arrêter quelques instants sur la grande tombe. Sa taille la place au premier rang de toutes les grandes tombes macédoniennes. Le crépi de la voûte fait d'un ciment hydraulique épais n'a pas son pareil. La construction en briques au-dessus de la voûte et le matériel qu'elle a fourni (deux épées et des pièces de harnais) constituent quelque chose de tout à fait unique. A l'intérieur de la tombe, l'ameublement de bois avec ses ornements précieux — feuilles d'or, ivoire, verre, etc. — atteste, comme l'épée d'ailleurs, que le défunt occupait une position élevée dans la société. Mais la cuirasse et le bouclier lui font une place tout à fait à part. Et puis il y a les coffrets avec l'emblème caractéristique et les ossements lavés, enroulés dans un voile pourpre et or. Cette sépulture est, à ma connaissance, quelque chose d'exceptionnel; et autant qu'on puisse en juger — même dans l'état où elles ont été trouvées — les autres tombes macédonien-

nes ne contenaient rien de semblable.

L'image que nous pouvons nous faire d'après tout ce qui précède, est encore enforcée par l'existence du «diadème» intact. Selon moi, la seule explication satisfaisante pour cet objet extraordinaire, la plus vraisemblable, presque nécessaire dirais-je, est qu'il s'agit d'une «couronne royale» (cf. les portraits que j'ai cités plus haut : Attale III, Antiochos III, Antigone Gonatas, Alexandre).

Enfin, il y a les petites têtes en ivoire. On peut difficilement douter qu'on ait affaire au portrait d'Alexandre. Personnellement, je pense que l'homme barbu représente Philippe. L'identification de l'un des deux personnages renforce d'ailleurs, d'une certaine manière, l'identification de l'autre. La présence des portraits des deux rois, après tout le reste, contribue largement à nous faire croire qu'il s'agit d'une tombe royale.

Si toutes ces interprétations sont réellement justes et si la date des trouvailles est celle que nous avons mentionnée, il nous faut conclure — c'est presque incroyable — qu'il doit s'agir de la tombe de Philippe II.

Je veux redire une fois encore que je n'ai nullement l'intention de soutenir un point de vue aussi impressionnant. Je pense que les résultats essentiels de la fouille ce sont les trouvailles elles-mêmes qui vont nous permettre d'étudier et de connaître nombre des traits de la civilisation et de la société hellénique macédonienne. Et c'est plus que suffisant. Mais en tant qu'archéologue, j'ai le droit et l'obligation d'aller plus avant dans l'inter-

prétation des trouvailles, même si celle-ci est provisoire. Et j'ajouterai que puisque ce sont des possibilités et des interprétations archéologiques — toutes choses permises et indispensables dans le domaine scientifique — qui m'ont amené à ma conclusion, si cette conclusion a un caractère provisoire, elle n'en est pas pour autant arbitraire. Les tentatives qui ont été faites pour la démolir seraient acceptables si elles étaient plus justes et aidaient à mieux interpréter les données. Je sais très bien que l'étude de la découverte dans son ensemble comme celle des différents objets et des données de la fouille pose et posera encore bien des problèmes. Et je suis sûr aussi que ce ne sera pas moi qui réussirai à trouver les solutions les meilleures. Je n'ignore pas non plus que ces éléments archéologiques ont une importance historique dont les prolongements sont multiples. Si l'on en arrive à la conclusion que la sépulture de la chambre est celle de Phi-

lippe II, il restera à savoir qui a été enterré dans l'antichambre. Si les ossements du deuxième coffret sont ceux d'une femme — ce sont le diadème et l'étoffe luxueuse qui permettent de le penser — il pourrait s'agir de Cléopâtre, la dernière épouse de Philippe. Mais si ce sont ceux d'un homme, il faudra peut-être revoir ce que rapporte Justinus — information jusqu'ici incroyable — qu'Olympias enterra dans la même tombe Philippe et son assassin. Tout cela est très peu sûr, et difficile à prouver, au stade actuel de la fouille du moins. Pour toutes ces raisons, je crois pouvoir répéter ce que j'ai écrit l'année dernière, à savoir que seule la continuation de la fouille et les études pourront résoudre les problèmes parce qu'elles fourniront encore davantage de choses, et peut-être des éléments plus sûrs pour chaque explication et hypothèse.

*Février 1978*

*MANOLIS ANDRONIKOS*

#### ADDENDUM

Le nettoyage des ustensiles en argent — ceux qui proviennent de la chambre de la tombe — a été achevé après la remise du manuscrit. Nombre d'entre eux portent, c'est visible maintenant, des bribes d'inscriptions. Bien qu'il soit encore trop tôt pour les discuter et essayer de les interpréter, j'ai trouvé bon d'en donner le dessin, sans ajouter de commentaire (fig. 31).

*M.A.*





PRINTED BY KARYDAKIS BROS